

Le Sire de Moret, page du roi
(histoire de 1679). Tome 1 / .
Par Marie Aycard

Aycard, Marie (1794-1859). Auteur du texte. Le Sire de Moret, page du roi (histoire de 1679). Tome 1 / . Par Marie Aycard. 1830.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

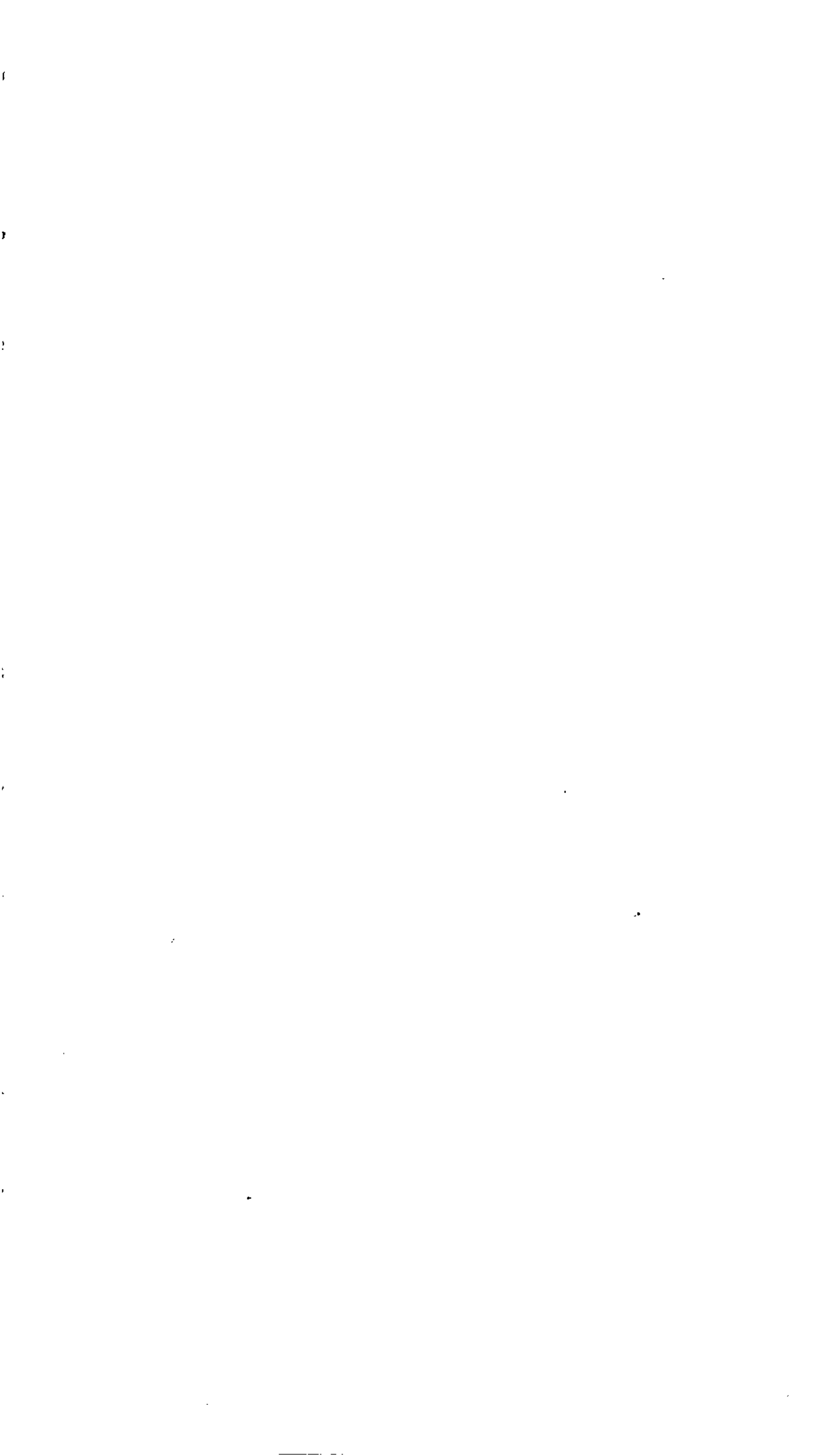
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



12490.

LE SIRE

DE MORENT.

(HISTOIRE DE 1679).

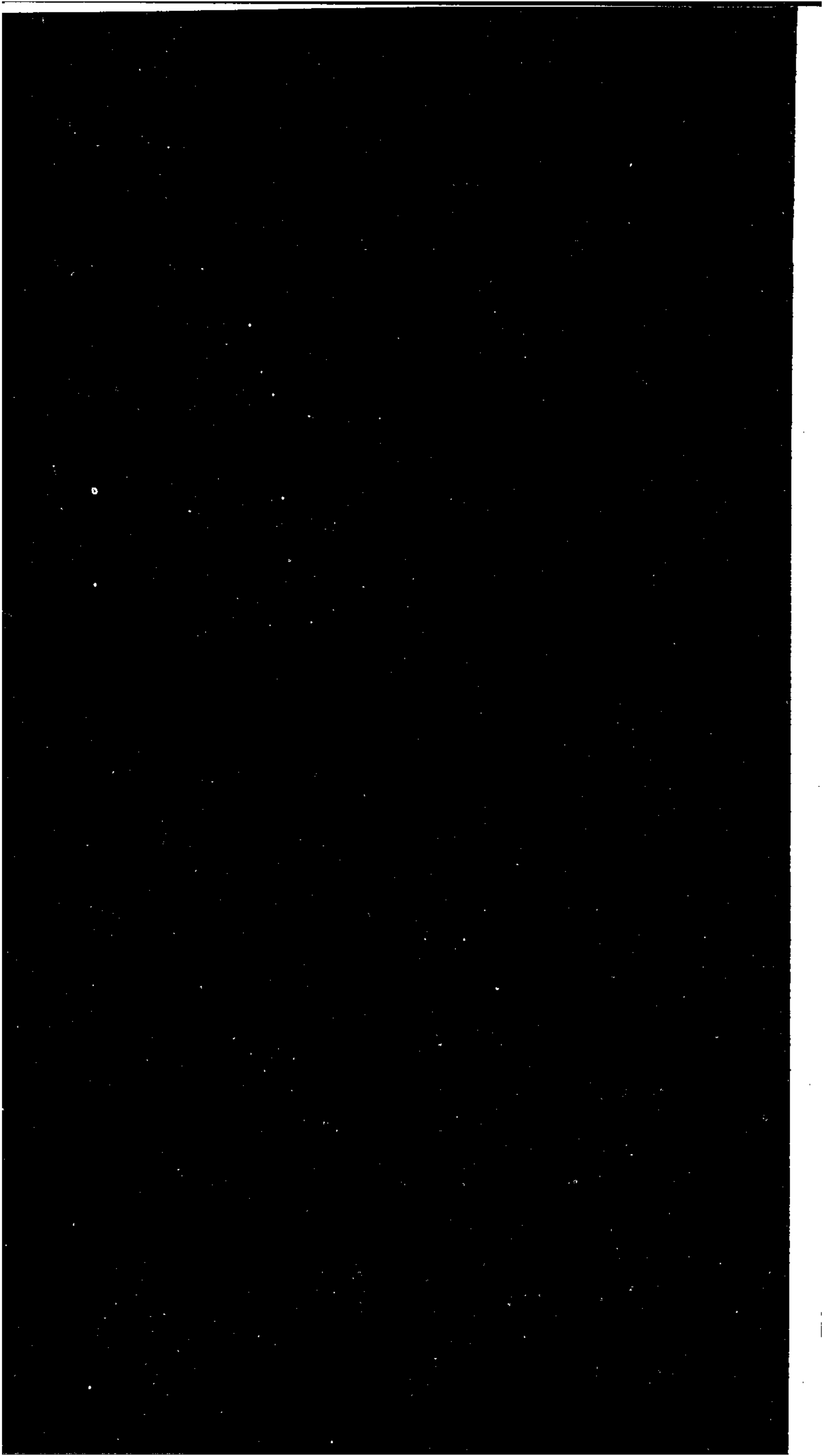
Par Marie Lycard.

TOME PREMIER.

PARIS.

CHEZ { LECOINTE, quai des Augustins, n° 49.
CORBET, quai des Augustins, n° 61.
PIGOUREAU, place Saint-Germain-
l'Auxerrois; n° 20.

—
1830.



LE

SIRE DE MORET.

15364

SOUS PRESSE, DU MÊME AUTEUR.

MARIE DE MANCINI, 3 vol. in-12.

IMPRIMERIE DE A. HENRY,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.

LE
SIRE DE MORET,

PAGE DU ROI.

(HISTOIRE DE 1679.)

Par Marie Hycard.

That is Laertes
A very noble youth.

SHAKESPEARE.

TOME PREMIER.

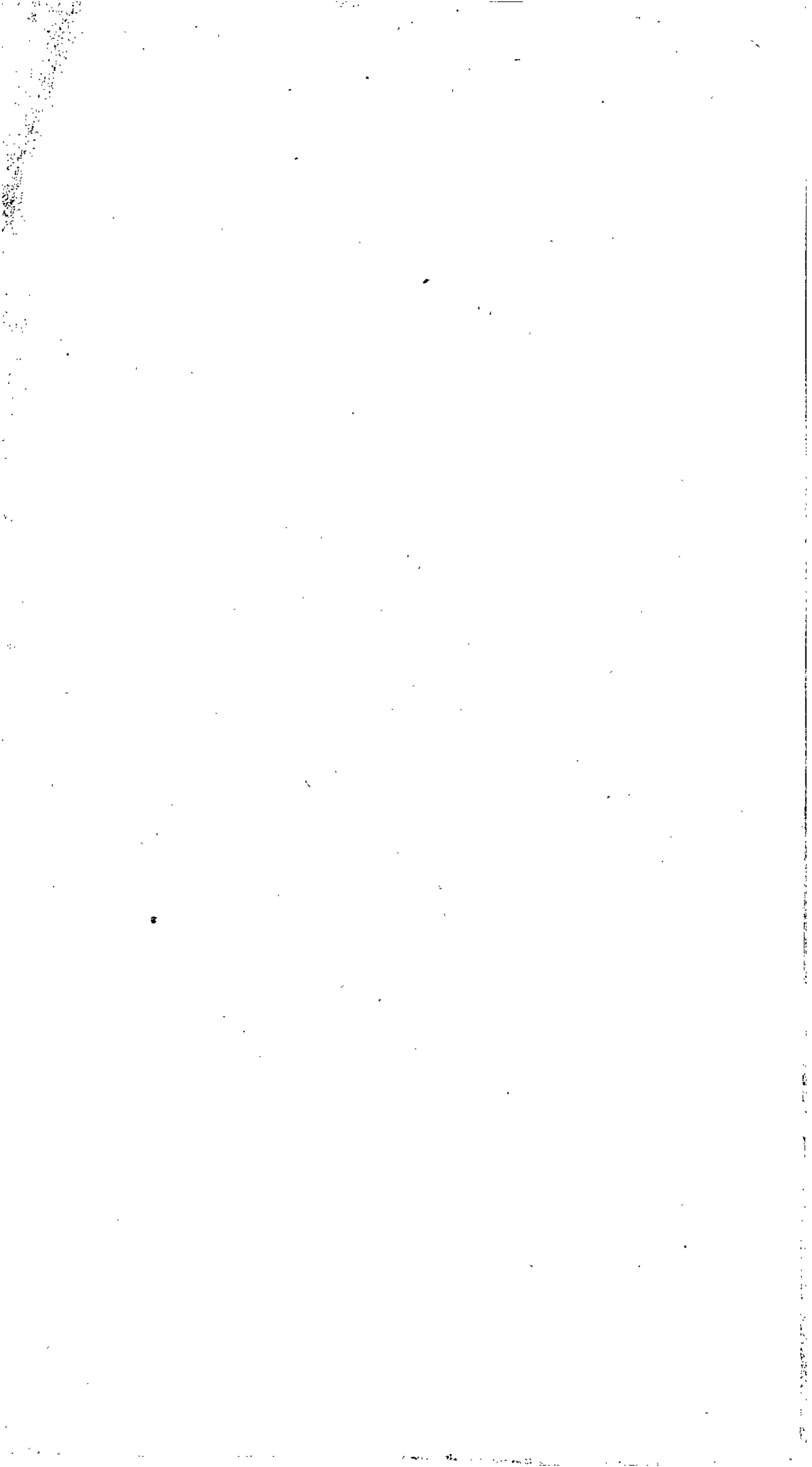


PARIS,

CHEZ } LECOINTE, quai des Augustins, n° 49.
CORBET, quai des Augustins, n° 61.
PIGOREAU, place Saint-Germain-l'Auxer-
rois, n° 20.

1830.

1364



A M. le Docteur Florian
Lemaître.

MONSIEUR FLORIAN,

Je me suis long-tems demandé si ce n'était pas une chose inconvenante , que de dédier un roman à un homme qui , comme vous , s'est occupé toute sa vie d'études graves , et qui consacre tous ses instans à la sérieuse et pénible occupation de soulager les maux de l'humanité. Il est possible que je n'aie pas résolu cette question d'une manière bien satisfaisante pour mon amour-propre ; mais le désir de vous donner une marque de mon amitié et

de ma reconnaissance l'a emporté, et je vous ai prié de me permettre de placer votre nom au commencement du *Sire de Moret*. Votre nom, MONCHER FLORIAN, est pour moi un augure de succès, comme votre présence a toujours été, au milieu des douleurs dont vous m'avez délivré, un gage de soulagement et de santé.

Je ne veux point dire ici que l'histoire n'est que du roman, tellement la mauvaise foi, la flatterie et l'ignorance l'ont souvent défigurée, ce paradoxe ne serait ni exact, ni neuf, mais je ferai observer que les plus anciens monumens de notre littérature sont des romans, et même des romans en vers. Le premier de tous, le roman du Brut, fut composé au milieu du douzième siècle, sous le règne de Louis-

le-Jeune, à la cour d'Éléonore d'Aquitaine, autrefois épouse de ce prince, alors duchesse de Normandie, et depuis reine d'Angleterre. Trente ans plus tard fut écrit *Tristan du Leblois*, le plus vieux de nos romans en prose, et le plus joli des romans de la table-ronde; vint ensuite, au treizième siècle, la série nombreuse des romans des Douze Pairs de France. Trois cents ans après parut la *Famille des Amadis*, gentils cavaliers, tous chamarrés d'or, tous couverts de talismans et d'armes enchantées, tous chevaliers du soleil ou de la lune; les magiciens agissent dans ces ouvrages, les fées y courent de page en page sur leurs chars volans, et donnent un peu de relâche aux lecteurs fatigués de coups d'épée. Ces fées d'origine arabe n'ont

pas pu s'acclimater parmi nous, notre ciel brumeux a d'autres déités, le grillon et quelques lutins obscurs habitent seuls notre coin du feu, et enfin, comme le dit M. Victor Hugo :

..... Les roses de Bengale

Frissonnent dans ces champs où se tait la cigale ;
A ce soleil brumeux les Péris auraient froid.

Mélusine est donc repartie pour la Terre-Sainte avec les Lusignan, et elle ne sort plus de leur tombeau.

Sous Charles VII nous eûmes Gérard de Nevers, et surtout le Petit Jehan de Saintré, modèles de grâce et de naïveté que le comte de Tressan a su rajeunir avec bonheur.

Toutes les époques de notre histoire ont eu ainsi leurs romans. La satire Ménippée est un roman de Passerat, Rapin et autres, contre les chefs de la Ligue. Quelque tems après, l'arrivée

en France d'Anne d'Autriche fit fleurir la littérature espagnole, qui influa sur nos romans comme sur notre scène; l'Astrée de d'Urfé obtint un grand succès, et fut pendant long-tems le type favori des productions de ce genre. Les habitudes turbulentes de la Fronde, ses batailles querelleuses, ses duels, où un trait d'esprit faisait une blessure plus dangereuse qu'un coup d'épée, ses changemens de bannières et d'écharpes pour deux beaux yeux, donnèrent le besoin de peindre un mélange singulier de galanterie, d'héroïsme et de bel-esprit; de là les romans de la Calprenède et ceux de Mademoiselle Scudéri. Je ne parlerai pas de Madame de La Fayette, ni d'Hamilton, mais ne croyez-vous pas, Docteur, qu'on puisse apprendre quel-

que chose de l'histoire de Louis XIV dans Télémaque ? Je pense aussi que les romans de Lesage , de l'abbé Prévot , de Montesquieu , de Jean-Jacques , de Diderot , de Voltaire , de Marmon-
tel et de Laclos , peuvent faire parfaite-
ment apprécier les événemens politi-
ques du tems , et indiquer leur in-
fluence sur les mœurs ; Louvet enfin a
peint les derniers désordres de la
cour sous la monarchie expirante , et
le lecteur de romans qui a parcouru
cette longue série , se repose agréa-
blement , à la fin de sa course , avec
Paul et Virginie , modèle admirable ,
chef - d'œuvre de grâce , d'élégance et
de talent qui approche , selon moi ,
de la perfection continue.

Depuis trente ans nous essayons
tout : Madame de Staël , MM. de Châ-

teaubriand et Pigault - Lebrun me paraissent avoir ouvert trois routes nouvelles au roman. Il était difficile d'égalier René, d'avoir l'inspiration poétique de Corinne ; on s'est donc jeté en foule dans la carrière la plus aisée, et on a imité M. Pigault ; mais, sans vouloir blesser personne, il me sera permis de dire qu'on est resté bien au-dessous de cet auteur spirituel, comique, original, et qui a su se faire pardonner jusqu'au cynisme. Un jeune homme vient d'entrer dans cette lice qui n'est facile que pour la médiocrité, et les succès qu'il y a obtenus me sont un garant de ceux qui l'attendent encore ; vous savez, Docteur, l'intérêt que je prends à cet ami, qui nous est commun, et vous le partagez.

Vous voyez, MON CHER FLORIAN, que j'hésite à vous parler d'un homme d'un immense talent et sur les traces duquel j'ai essayé de m'engager ; cet homme est à lui seul un genre ; il est le roman historique, comme Shakespeare est la tragédie anglaise, comme La Fontaine est la fable, et André Chénier l'épique. Deux fois cet homme s'est servi de sa haine pour s'aiguillonner, et il a essayé de la fondre avec son talent ; mais la haine est une substance âcre, amère, et, si je puis m'exprimer ainsi, décevante, la mixtion hétérogène ne s'est pas faite, l'esprit subtil s'est évaporé, et, au fond de son mortier anglais, Walter-Scott n'a trouvé que ses ignobles lettres de Paul et sa menteuse histoire de Napoléon. Vous me permettrez donc de

ne pas vous parler de cet auteur dont j'admire le génie , mais que je répugne à louer , parce que je le regarde comme un ennemi de mauvaise foi.

Je ne vous parlerai point non plus du roman historique ; si je vous disais ici ce que je pense de ces productions qui se sont placées entre la vérité et le mensonge , qui ont défriché un terrain perdu jusqu'ici ; on me pourrait accuser avec raison , de faire une apologie de l'œuvre qui va suivre , et de composer une rhétorique à mon usage ; seulement je crois qu'on peut dire qu'un personnage historique remarquable ne doit jamais être le héros principal d'un roman ; on ne peut point se jouer avec lui , ni lui prêter les paroles ou les actions qui sont nécessaires au drame inventé , il faut

donc le laisser sur le second plan , et ne le regarder que comme un accessoire brillant qui empreint tout le sujet de couleurs locales. C'est ainsi qu'en agit généralement Walter-Scott , et s'il s'est emparé , pour les décrire , des derniers momens de Marie-Stuart , on voit qu'il ne la regarde que comme une personne privée , qui avait perdu sa puissance et son influence politique bien avant de perdre la vie. L'auteur spirituel du théâtre de Clara-Gazul , a prouvé aussi dans sa Chronique la vérité de ce que j'avance , à peine si Henri IV y paraît , et certes ce ne sont ni Charles IX ni Catherine de Médicis qui occupent et qui intéressent.

Je voulais , Docteur , faire comme M. Barginet , de Grenoble , qui s'est emparé du Dauphiné , comme d'une

Écosse nouvelle et qui a décrit ses montagnes pittoresques, qui a raconté ses légendes antiques, avec autant de talent que de succès; je voulais fouiller aussi dans les archives de la Provence, faire glisser le vent sur les vagues de ma mer Marseillaise et promener mes lecteurs sur ces rivages où mes derniers vœux d'enfant se sont évanouis, où mes premiers vœux d'homme se sont développés; mais j'ai été devancé par un compatriote que je reconnais avec plaisir être plus en état que moi de remplir cette tâche. M. Rey-Dusseuil a publié un roman remarquable, qui décrit avec exactitude et poésie et nos montagnes arides et bleuâtres, et notre ciel pur et cette mer gémissante qui bat les murailles du fort Saint-Jean, et qui pendant si

long-tems a semblé implorer la France en faveur de nos frères de Grèce , que nous laissions tomber dans ses flots , sans vengeance et sans secours. J'ai lu le roman historique de M. Rey , avec le plaisir que procure toujours un bon ouvrage , et avec cet instinct d'amitié que nous éprouvons pour un homme dont le berceau a été voisin du nôtre , et dont l'enfance a été égayée par ces mêmes chansons qui , tantôt provençales , tantôt plus républicaines que le directoire lui-même , nous amusaient ou nous exaltaient tour à tour. Cependant M. Rey m'a chassé de ma patrie : ses recherches , ses travaux , ses productions , contre lesquels je ne puis lutter , m'exilent au loin , c'est un ostracisme littéraire qu'il me faut subir , et auquel je me soumets néanmoins avec plaisir.

Alors j'ai jeté les yeux sur ce siècle et sur ce roi qu'on appelle le grand siècle et le grand roi ; mais que depuis trente ans nous jugeons avec moins de faveur, parce que notre enfance s'est élevée au milieu des miracles d'un homme bien autrement prodigieux que Louis XIV, et dont le souvenir laisse bien loin derrière lui les souvenirs de tous les rois et empereurs connus, si ce n'est pourtant les noms de ceux qui ont été meilleurs que lui, car nul n'a été plus grand. Pour moi, Docteur, j'aime peu Louis XIV, je n'estime pas cet art de bien *trôner* dont on l'a tant loué, parce que je ne vois pas en quoi l'orgueil du souverain fait le bonheur du peuple. Le *moi* éternel de ce prince m'offusque et me fatigue ; l'anecdote que je vais citer, d'après Saint-Simon, et qui

to uche à une princesse qu'il a aimée avec une tendresse de père, m'a toujours désenchanté sur ce roi fastueux.

Madame (1) la duchesse de Bourgogne était grosse et fort incommodée, et le roi voulait aller à Marly, contre sa coutume, dès le commencement de la belle saison, et l'avait déjà déclaré. Sa petite fille l'amusait, et il ne pouvait s'en passer. Madame de Maintenon en était inquiète, et Fagon glissait doucement son avis. Cela importunait le roi, qui ne voulait en rien se contraindre, ayant fait voyager ses maîtresses grosses ou à peine relevées, toujours en grand habit. L'état de madame de Bourgogne ne put rompre

(1) Mémoires du duc de Saint-Simon, édition de L. F. Hivert, 1826, tome IV, page 317.

le voyage, et il fallut que la princesse partît.

Arrivé depuis peu à Marly, et s'amusant au bassin des carpes, entre le château et la perspective, nous vîmes venir la duchesse de Lude, sans qu'il y eût aucune dame avec le roi, qui comprit qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire. Il fut au-devant d'elle, et on le laissa seul l'aller joindre : peu après le roi revint à nous ; chacun vit de quoi il s'agissait, et personne ne parlait : à la fin le roi, près du bassin, sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit :

— La duchesse de Bourgogne est blessée.

Voilà M. de la Rochefoucault de s'exclamer, M. de Bouillon, le duc de Gesvres et le maréchal de Boufflers de

parler à basse note, et puis M. de la Rochefoucault s'écrier que c'était le plus grand malheur du monde, et que s'étant blessée plusieurs fois elle n'aurait peut-être plus d'enfans. Le roi répondit à tous :

— Eh ! quand cela serait ? (avec colère.) Que me ferait cela ? n'a-t-elle pas déjà un fils ? et quand il mourrait, le duc de Berry n'est pas en âge d'en avoir ? Que m'importe qui me succède des uns ou des autres ? Elle est blessée, parce qu'elle devait l'être. Je ne serai plus contrarié dans mes voyages et dans tout ce que j'ai envie de faire par les médecins et les matrones. J'irai, viendrai à ma fantaisie, on me laissera en repos.

Un silence à entendre marcher une fourmi succéda à cette sortie ; on bais-

sait les yeux, on n'osait respirer; on fut stupéfait : le silence dura plus d'un quart-d'heure et le roi le rompit, appuyé sur la balustrade, pour parler d'une carpe. Personne ne répondit, et le roi s'en alla. Parti, nos yeux se rencontrèrent tous, et se dirent tout. On admira, on s'étonna, s'affligea, on haussa les épaules. M. de la Rochefoucault était en furie; le premier écuyer pâma d'effroi, et je me sais gré d'avoir jugé, sans me tromper, ni sans faire tort au roi, qu'il n'aimait et ne comptait que lui et était à soi-même sa dernière fin. Cet étrange propos retentit bien loin au delà de Marly.

Il y a dans ce récit de Saint-Simon un *sans faire tort au roi* qui me paraît fort curieux. C'est un correctif fri-

dicule à un fait qui n'est que trop clair, c'est un trait de cette flatterie idolâtre dont on a toujours entouré Louis XIV, et qui échappe, comme d'habitude au caustique courtisan :

Quoi qu'il en soit de mon amour ou de ma haine, j'ai peint ce que j'ai cru vrai, et vous verrez que le rôle tout passif que je fais jouer à Louis XIV est conforme à l'opinion qu'ont de lui ses admirateurs. Je ne saisi vous trouverez que j'ai été un peintre exact des personnes que j'ai mises en scène, et si en faisant revivre un petit-fils d'Henri IV, seulement pour le rendre amoureux d'une jeune femme, je n'ai pas outrepassé les amples pouvoirs que l'on donne aux romanciers ; mais d'avance je déclare ici que le personnage de Chavigny est entièrement d'invention, et

qu'il ne se rattache à aucun souvenir historique, quel qu'il soit.

Maintenant, Docteur, vienne la critique, vienne, ce qui est pis encore, le dédain superbe de ceux qui feuilleteront à peine le *Sire de Moret*, et laisseront tomber ces volumes sans les parcourir; ce sont là des chances fatales auxquelles je me sou mets, ce sont des angoisses d'auteur qui m'attendent et qui me serviront pour un travail à venir. Si cependant je désarme quelques juges, si j'intéresse quelques lecteurs, *Marie de Mancini* ne tardera pas à paraître; là je reviendrai sur mes pas. Je montrerai Louis XIV, presque enfant encore, courbé sous la tutelle de ce Mazarin, ministre-roi, auquel le jeune Louis succéda, car Richelieu et Mazarin furent deux poten-

tats qui usurpèrent, l'un le règne de Louis XIII, l'autre la minorité de son fils.

POUR VOUS, MON CHER FLORIAN, VOUS apporterez à lire cet ouvrage les préventions favorables de l'amitié, vous le trouverez bon, parce que vous aimez l'auteur; si l'amitié aveugle, comme on le dit, et que vous m'aimiez autant que je vous aime, il vous semblera que le *Sire de Moret* est un chef-d'œuvre; mais il n'y aura de vrai dans ce jugement que votre bonté et votre indulgence pour votre ami.

MARIE AYCARD.

Paris le 30 octobre 1829.

LE
SIRE DE MORET.

CHAPITRE PREMIER.

LA VISITE.

Qu'il est doux de passer sa vie
Près de l'objet de ses amours ,
De couler sans gloire ses jours
Pour les dérober à l'envie :
On n'exécute pas toujours
Ce projet dont l'âme est ravie.

.....
.....

(*Chanson du comte de Moret.*)

LE Cours la Reine , qui commence
à la place Louis XV et se termine à
l'extrémité de l'allée des Veuves et au

quai de Billy , était loin d'avoir , au commencement de l'année 1679 , l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui ; la Seine n'était point emprisonnée par un revêtement de pierres ; la rivière coulait à l'aise dans un lit dont les bords mouvans cédaient quelquefois à la violence des flots , et quand ses eaux étaient grossies par l'orage , ou quand elles trouvaient plus loin quelque obstacle qui arrêtaient leur cours , elles débordaient et inondaient les lieux dont l'art qui les retient captives ne leur permet plus d'approcher maintenant. Quelque voisin que fût ce lieu du Louvre et des Tuileries , il n'en était pas moins désert ; les maisons de campagne élégantes qu'on y voit aujourd'hui n'existaient pas ; il n'y avait ni restaurateurs , ni kiosques , ni tirs au

pistolet; des arbres qui étaient déjà antiques du tems de la Fronde , couvraient ce qu'on appelle maintenant les *Champs-Elysées* , où il n'est pas impossible qu'il y en ait encore quelques-uns qui datent de cette époque reculée. On ne voyait point d'allée tracée , point de route pavée ; quand la pluie durait quelques jours , les chemins étaient impraticables pour les piétons, et les voitures s'y embourbaient facilement. Ce malheur était arrivé plus d'une fois aux carrosses de la cour, et alors le roi montait sur un cheval de main qu'on tenait prêt en cas d'accident, et il trottait jusqu'à Versailles , comme un procureur du Châtelet qui serait parti le samedi soir pour sa maison de campagne. Le guet n'allait jamais par-là , non que sa présence n'y fût nécessaire , mais parce

que ç'eût été une campagne trop périlleuse pour lui; ce qui, de nos jours, ne donnerait pas la moindre inquiétude à quatre gendarmes et un brigadier, arrêtaient alors tout court les cent trente ou cent quarante hommes dont se composait le guet, troupe lâche et peureuse, que les jeunes seigneurs s'étaient lassés de battre pour en abandonner le plaisir aux écoliers; aussi cet espace de terrain, dont le lecteur voit du coin de son feu l'emplacement, était-il fréquenté par ce qu'on appelait alors les tireurs de laines, les coupeurs de bourse et tous ceux qui spéculent sur le bien d'autrui pour remplir la leur; ces voleurs étaient organisés en compagnies, il y avait parmi eux une police exacte, ils avaient des lieutenans et des capitaines; quelques seigneurs de ce tems furent ac-

cusés de les protéger et de partager leur butin ; il y avait même des compagnies qui avaient à leur tête des gentilshommes. Ils se postaient en cet endroit quand la cour était à Versailles ; quand elle était à Fontainebleau , à Compiègne ou à Marly , ils avaient d'autres rendez-vous, car leurs attaques nocturnes n'étaient pas dirigées contre les bourgeois qui , dès sept heures du soir, n'auraient pas osé sortir de la ville pour s'aventurer dans des lieux aussi obscurs et aussi dangereux. Cependant deux habitations s'élevaient dans cet endroit , à peu près à trois cents pas l'une de l'autre. La première était fort éloignée de la Seine , et au milieu des arbres qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui le bois de Boulogne ; c'était une espèce de masure qui avait servi de rendez-vous de chasse ,

ou peut-être de chenil sous Louis XIII, et qui était devenue la propriété de maître Guillaume, ancien ligueur et fils de ligueur. Guillaume avait fait dans sa vie toute sorte de métiers ; il avait été tireur de laine, coupeur de bourse, soldat, braconnier, et, enfin, comme il grisonnait déjà, il avait acheté cette masure et y avait établi une espèce d'auberge. L'enseigne qu'il avait prise rappelait un cabaret alors fameux à Paris, *la Pomme-du-Pin* ; mais celle dont nous parlons ici ne réunissait, comme l'autre, ni jeunes seigneurs, ni poètes libertins ; c'était, au contraire, le rendez-vous des mauvais sujets les plus dangereux, que la débauche ou d'autres raisons tout aussi peu honorables y attiraient : ces gens-là étaient sûrs d'être bien reçus de maître Guillaume, dont quelques-uns avaient été les ca-

marades. Les murs revêtus d'un plâtre grossier, qui formaient la grande salle du cabaret, avaient vu maintes pistoles et maints bijoux dans les mains de gens qui venaient de les acquérir à bon marché; mais Guillaume avait un art particulier pour ne pas se compromettre dans ces sortes d'affaires; il ne voyait rien et il avait soin que rien de ce qu'on apportait chez lui et de ce qu'on y partageait n'y demeurât, excepté l'argent monnoyé qui n'appartient à personne, et qui est le même pour tout le monde : car, disait-il, l'écu de six livres qui est dans la poche d'un goujat est absolument le même que celui qui est dans la poche du roi lorsqu'il prend fantaisie à Sa Majesté de porter de l'argent sur elle; l'argent est rond, il roule de l'un à l'autre sans qu'on sache comment, et il n'y a pas

de différence entre le demi-louis que je viens de recevoir il y a une heure, et celui qui moisit depuis six ans dans mon vieux sac de cuir. En conséquence de ce raisonnement lumineux, maître Guillaume amassait le plus d'argent qu'il pouvait, et mettait la même délicatesse à recevoir les dépôts d'argent de ses amis, comme à refuser tout ce qui ressemblait à des bijoux, à du linge ou à des manteaux. Guillaume avait usé d'un autre moyen encore pour achalander son cabaret; il avait épousé une jeune et jolie femme. Marguerite, qu'il appelait communément Margot, était une petite blonde fort éveillée, qui pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans : Guillaume en avait cinquante-cinq; il était gros, avait la figure bourgeonnée; un coup d'escopette qu'il avait reçu dans sa jeunesse,

du vivant du cardinal Mazarin , et dont , pour bonne raison , il ne s'était point vanté , l'avait rendu borgne ; avec tout cela il n'était point jaloux , et il n'écoutait pas plus les conversations particulières que les gens qui fréquentaient son cabaret avaient avec Margot , qu'il n'écoutait ce qu'ils disaient entre eux.

La seconde habitation dont nous avons parlé avait un aspect bien différent , et renfermait des hôtes d'un bien autre caractère ; elle était située à cent pas environ des bords de la Seine , et sa porte principale faisait face à la rivière ; c'était un bâtiment dont l'existence remontait à Henri III , et qui semblait devoir périr par les précautions même qu'on avait prises pour le rendre durable ; il succombait sous son propre poids , c'est-à-dire que

les murailles , qui étaient élevées en pierre de taille , se désunissaient et se lézardaient faute de réparations , et qu'à cause de l'humidité du lieu on voyait , à la hauteur du premier et du second étage , le violier étaler ses fleurs jaunes entre les pierres déjointes. Une grande cour précédait le premier corps-de-logis , et sur le derrière de la maison s'étendait un parc entouré de murailles , qui s'étaient écroulées en plusieurs endroits ; cet hôtel (on lui donnait ce nom en y ajoutant celui de Saint-Pons que portait le propriétaire), cet hôtel avait un aspect triste et lugubre , autant à cause de la couleur grisâtre des pierres dont il était bâti , que parce qu'il était entouré d'arbres qui contribuaient à y entretenir l'humidité , et dont l'ombre épaisse donnait de l'obscurité aux éta-

ges inférieurs. Les marches qui conduisaient à la pièce d'entrée étaient recouvertes d'une mousse verdâtre, et l'herbe croissait dans la cour. Cependant il était habité, il y avait des chevaux dans les écuries, et un assez bon nombre de valets et de servantes faisaient le service de la maison.

M. de Saint-Pons, qui en était le propriétaire, était un gentilhomme normand à peu près de l'âge de maître Guillaume; il le connaissait et avait conservé avec lui quelques relations; Guillaume était toujours le bienvenu quand il arrivait à l'hôtel, non qu'on y ignorât sa profession ni la manière dont il l'exerçait; mais il avait été soldat dans une compagnie que commandait M. de Saint-Pons; il avait été toujours dans le parti des ennemis du cardinal Mazarin, et c'était pour

M. de Saint-Pons une recommandation qui lui faisait fermer les yeux sur tout le reste.

Il y avait à peu près dix ans que M. de Saint-Pons avait acquis l'hôtel qu'il habitait, et qu'il y vivait noblement, c'est-à-dire sans rien faire, ayant droit de chasse et meute de chiens courans ; tous les domestiques de la maison n'étaient à son service que depuis cette époque, et il n'avait pas tenu à lui qu'on ne le rût père de deux enfans qui vivaient dans son hôtel ; mais parmi ses domestiques il en était un qui ne permettait pas qu'on tombât dans cette erreur, et qui même prenait à tâche de l'empêcher de se répandre ; c'était Georges, qui exerçait à l'hôtel les fonctions de sommelier. Georges était un homme âgé, mais d'une vieillesse encore verte et

agile, et il paraissait, au grand regret de M. de Saint-Pons, s'occuper de tout autre chose que de ses devoirs de sommelier. Le vieux gentilhomme le voyait avec dédain, et dans l'occasion Georges répondait à la malveillance de M. de Saint-Pons, ou par des sarcasmes piquans, ou par ces phrases ambiguës qui blessent sous une apparence de respect et de soumission. Il était bourru et grondeur avec tous les domestiques, il avait même avec eux un ton de supériorité auquel M. de Saint-Pons cédaît quelquefois lui-même, de manière qu'il semblait qu'il avait été imposé comme un Argus ou un Mentor qui devait dénoncer les fautes ou les empêcher. Mais il y avait dans la maison, ou pour mieux dire dans l'hôtel, un individu auquel Georges passait tout et pour lequel même il avait le

plus grand respect , se découvrant toujours devant lui , et faisant toujours ses volontés quelque injustes et même quelque absurdes qu'elles fussent : c'était un jeune homme qu'on appelait Henri , et qui vivait chez M. de Saint-Pons comme s'il eût été son fils.

Henri avait dix-sept ans ; sa taille était médiocre , mais pleine de grâces et d'élégance , son teint était blanc et coloré , ses cheveux châtain ; il avait les yeux perçans , quoiqu'ils fussent bleus , et Georges prétendait que son regard était celui de l'aigle , ou celui du grand Condé qui passait quelquefois devant l'hôtel pour se rendre à Versailles ; hardi , adroit et audacieux , Henri se livrait avec ardeur à tous les exercices des jeunes gens de son âge , et nous ne dirons pas de sa naissance , puisque sa naissance était un

problème ; mais à tous les exercices des jeunes gens de la plus haute naissance, et la fortune de M. de Saint-Pons lui permettait de se satisfaire sur ce point. Il montait à cheval, il chassait, et quelques dangers que présentassent ces amusemens, Georges le voyait s'y livrer avec plaisir.

— Henri, disait-il, n'est pas fait pour mourir d'une chute de cheval, ni pour se noyer dans la Seine, ce n'est pas comme cela qu'on meurt dans sa famille.

Mais quelle était cette famille ? voilà ce qu'il ne disait jamais, et ce qu'il paraissait cependant savoir. Lorsque les domestiques de la maison le présaient là-dessus, il se contentait de répondre que ce jeune homme n'était pas le fils de M. de Saint-Pons ; il est trop beau sire pour cela, ajoutait-il ;

alors, si on poursuivait la conversation, et que, de conséquence en conséquence, on arrivât jusqu'à dire que lorsqu'on ne pouvait pas citer son père, on était dans cette classe ambiguë dont on craint de blesser la susceptibilité en l'appelant par son nom.

— Bâtard, disait-il, vous voulez faire entendre que Henri est bâtard... il s'arrêtait et faisait le geste significatif d'un homme qui ne veut pas achever sa pensée; ensuite il faisait une longue énumération de tous les bâtards qui, depuis Henri IV, avaient joui en France d'une grande considération. César de Bourbon, duc de Vendôme, disait-il, chef de l'illustre maison de Bourbon-Vendôme, le chevalier de Vendôme, un gaillard qui valait à lui seul dix hommes d'armes; un évêque de Metz, une abbesse de

Fontevrault et bien d'autres. Pour feu notre bon sire Louis XIII, ajoutait-il, il ne fit pas comme son père ; mais notre bon Roi, disait-il en ôtant sa toque de velours et découvrant un front intelligent et des cheveux déjà blanchis par l'âge, notre bon roi a fait comme son grand-père ; il commençait alors une longue histoire des enfans naturels de Louis XIV, et finissait par citer le duc du Maine, qu'il paraissait affectionner plus que ses frères et sœurs, et qu'il donnait pour un petit prince accompli, quoiqu'il fût boiteux. Après avoir fait ainsi étalage de son érudition devant un auditoire de valets et de servantes, il congédiait tout le monde d'un air d'autorité, et terminait la conversation, non sans se flatter en secret que s'il n'avait pas dit que la naissance de

Henri avait quelque chose d'aussi illustre que celle des bâtards qu'il venait de citer, du moins il avait pu faire germer cette idée. C'est quelque chose que d'être bâtard d'un roi!

Le vieux Georges n'appelait jamais son jeune maître que sire ; c'était une locution qui commençait alors à vieillir, mais elle lui semblait convenable, et il y avait si bien accoutumé ceux qui l'entouraient, qu'on ne le nommait dans l'hôtel que sire Henri.

Henri était étranger à toutes ces discussions ; il était rempli de ces premières illusions de la jeunesse qui font qu'on se compose une vie à part des objets qui nous entourent ; on vit alors comme si on était conduit par une fée bienfaisante qui embellit tout de son toucher et qui nous ouvre les yeux vers un avenir riant et plein de

charme. Le soir, quand il était retiré dans son appartement, Georges, qui ne l'avait jamais quitté depuis qu'il le connaissait, s'établissait son écuyer et le déshabillait en lui faisant des contes d'autrefois; c'était Arthur et ses douze pairs; c'étaient les chevaliers de la cour de Charlemagne, ou bien quelque bon tour que quelque page avait joué à un vieux châtelain ayant jeune et blanche épouse. Il se plaisait ensuite à lui rappeler les premiers jours de son enfance, lorsque ses jeunes dents lui arrachaient des cris de douleur et que lui le tenait renversé sur ses genoux et cherchait à l'apaiser en lui chantant *Vive Henri IV*, ou bien *Charmante Gabrielle*; et Georges, qui n'était point un moraliste, et qui paraissait vou-

loir élever Henri d'une façon toute particulière, ajoutait à tout cela :

— Sire Henri, cet Henri IV dont vous portez le nom, était un camarade qui avait à peine votre âge qu'il faisait déjà parler de lui ; c'était un vert galant, comme dit la chanson : est-ce que vous ne ferez pas comme lui, mon maître ? Savez-vous ce que j'ai remarqué ?

— Et qu'as-tu remarqué, Georges ?

— Que lorsque vous montez le beau cheval flamand que M. de Saint-Pons appelle son cheval de bataille, vous passez toujours auprès du cabaret de Guillaume.

— Eh bien ! disait Henri, pourquoi n'y passerais-je pas ?

— C'est ce que je pense, reprenait nonchalamment Georges ; et cepen-

dant je me suis aperçu que vous n'y avez pas passé aujourd'hui, et je ne suis pas le seul qui ai fait cette observation; Margot, c'est-à-dire Marguerite, la femme de Guillaume, l'a faite comme moi.

— Vraiment ?

— Oui, beau sire, elle a été tout le jour sur ces pierres qui sont au bout de l'avenue de son cabaret, pour vous voir passer. Elle est fort jolie, Marguerite; si, à votre âge, j'avais trouvé sur mon chemin une bachelette comme celle-là, ma foi, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Guillaume n'est point jaloux, son vin est bon, et il est agréable de se le faire verser par une jolie main quand on le peut.

De semblables discours devaient exciter les passions du jeune Henri; cependant ce n'était pas là tout-à-fait le

but de Georges , il aurait trouvé tout simple que Henri eût des maîtresses , qu'il fît la cour à la femme de Guillaume. Henri IV faisait bien ainsi , mais il savait que les charmes de Marguerite touchaient fort peu Henri , et il ne la mettait ainsi en avant , que pour savoir la vérité sur un autre point. S'il faut dire ici tout ce que nous pensons , ce qu'il cherchait à savoir n'était point un secret pour lui ; il tenait seulement à en avoir la confiance de la bouche même d'Henri : c'était un lien de plus qui l'aurait attaché à son jeune maître , c'était le moyen d'être nécessaire , et de flatter en se rendant utile ; car , ce qu'il y a de plus utile pour un jeune homme , c'est le confident de ses passions , c'est celui qui les favorise et les conduit ; mais Henri , quoiqu'il fût d'un carac-

caractère ardent et emporté, était discret et même mystérieux; il aurait cru se voler à lui-même quelque chose de son bonheur, s'il en eût parlé, et la pensée unique de son cœur, celle qu'il berçait avec complaisance, était pour lui comme une idole précieuse dont l'adorateur fanatique n'ose pas ouvrir la niche, de peur que le contact d'un air nouveau ne blesse la déesse, ou que le regard d'un œil étranger ne l'irrite. Quand Georges entamait de pareilles questions, Henri se retournait dans son lit, souhaitait le bonsoir au vieux sommelier, et lui indiquait l'heure où il voulait partir pour la chasse le lendemain matin.

Cependant les insinuations de Georges regardaient une personne qui vivait à l'hôtel Saint-Pons, qui y avait été élevée avec Henri, et qui, depuis

dix ans , partageait ses plaisirs , ses jeux , et la plupart de ses exercices. C'était Alice, fille de M. de Saint-Pons : elle avait deux ans de moins que Henri, et s'était attachée à lui, comme une sœur s'attache à son frère. Alice, quoique à peine âgée de quinze ans, était d'une taille qui atteignait déjà à celle d'Henri ; ses beaux cheveux noirs tombaient en boucles naturelles sur son cou, plus blanc que la neige : ses yeux brillans se relevaient avec douceur sous de longs cils ; la forme ovale de sa figure, son nez fin et délicat, sa bouche petite et gracieuse donnaient à l'ensemble de son visage une régularité parfaite ; c'était une de ces beautés dont l'ensemble ravit, parce que tous les traits sont proportionnés, et que la délicatesse et la forme de chacun d'eux s'unit et s'enchaîne, pour

ainsi dire, de manière à former un tout aussi parfait que séduisant. Les statuaires s'emparent de ces figures régulières, et les reproduisent volontiers sous leurs ciseaux, mais Alice eût échappé à leur imitation ; son visage avait une vie si active, il portait l'empreinte de ce que les Anglais appellent une *animation* si constante et si mobile, que jamais le ciseau n'eût pu la saisir et la fixer, que sur la palette du peintre le plus habile on n'eût pas trouvé des nuances assez déliées pour la reproduire ; la marque fugitive d'une veine bleue descendait sur son front blanc, et venait se perdre à la naissance de l'arc de ses sourcils ; ses joues blanches étaient colorées d'un incarnat léger, et lorsqu'une sensation imprévue venait l'agiter, une rougeur subite lui donnait un nouvel éclat, et

teignait de la couleur des roses tous les lys de son visage.

Sa taille, bien qu'emprisonnée dans les buscs et les corps de baleine qu'on portait alors, était souple et gracieuse ; à ses mouvemens aisés et faciles, au naturel de ses poses non étudiées, on aurait dit un de ces peupliers flexibles que le vent abaisse et qu'il laisse ensuite se redresser, comme si l'arbre avait voulu se pencher un instant vers la terre, et se relever ensuite pour regarder le ciel. A ces qualités extérieures, Alice joignait un caractère décidé, un esprit ferme, juste et droit : elle avait pour son père une tendresse respectueuse et une fort grande soumission ; elle savait confusément que M. de Saint-Pons avait figuré dans les troubles des règnes précédens, qu'il avait épousé une demoiselle sans biens,

et douée d'une grande beauté, et, quoiqu'elle ignorât de quelle manière son père jouissait de la tranquillité et de la richesse qui l'entourait, elle lui tenait compte d'une chose vraie, mais qu'il répétait à satiété, et qu'il faisait valoir bien haut. M. de Saint-Pons ne s'était point remarié, il avait perdu sa femme qu'il était jeune encore, mais il avait juré sur le berceau de la petite Alice, de ne point lui donner de maître, de s'occuper entièrement de son éducation, de son bonheur, et de consacrer sa fortune entière à lui procurer un établissement avantageux. Alice qui voyait l'isolement dans lequel vivait son père, lui tenait compte de ce sacrifice, et cherchait à remplacer par son amour pour lui, toutes les jouissances dont il s'était privé. Cependant Alice ne quittait guère Henri ; elle

avait pour lui un de ces sentimens qu'on dirait nés avec nous , et qui tiennent de si près à l'âme et à la vie , qu'on ne saurait les arracher du cœur sans causer la mort. Henri était la première personne qu'elle cherchait le matin , c'était la dernière qu'elle voyait le soir avant de rentrer dans son appartement , et l'image du jeune homme la suivait encore dans ses songes ; ce n'était point de l'amour, ou , pour mieux dire , ce n'était point l'amour comme on l'entend , et comme on le fait, c'était la tendresse naïve de deux enfans qui ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre , et qui ne se rendent raison ni du sentiment qui les unit , ni du but vers lequel ils courent. Henri , de son côté , ne voyait dans le monde que sa petite Alice : elle partageait tous ses jeux , et, comme elle était plus

faible que lui, il arrivait qu'elle succombait dans des exercices ou dans des courses qui n'étaient pour lui qu'un badinage ; alors il la prenait dans ses bras, et il la portait ainsi jusqu'à l'hôtel, ou du moins jusqu'à un endroit où elle pût se reposer et reprendre haleine. Un soir qu'ils se promenaient tous deux sur les bords de la Seine, Henri voulut sauter dans un petit batelet qui était amarré sur la rive, et quand il fut dedans, il appela Alice : la jeune enfant essaya de faire comme son frère, mais n'atteignit pas jusqu'au batelet, et tomba dans l'eau. Henri s'élança aussitôt auprès de sa sœur : les deux enfans avaient de l'eau jusqu'au menton, et ils auraient été entraînés par le courant, s'ils n'eussent été arrêtés par les longues tiges des plantes aquatiques ; dans les-

quelles leurs pieds s'embarrassèrent. Henri faisait des efforts incroyables pour se tirer de là, et pour sauver sa sœur; Alice pleurait comme un enfant.

— N'aie pas peur, disait Henri, n'aie pas peur, Alice, nous nous en tirerons, je te sauverai.

Alice n'avait pas peur de la mort; c'est une pensée qui ne vient pas aux enfans; mais elle craignait les poissons, et toutes ces vilaines bêtes qui sont dans l'eau, et qui pouvaient venir lui mordre les jambes; ils étaient depuis long-tems dans cette situation, cherchant en vain un appui dans le batelet qui semblait fuir devant eux, quand ils y portaient la main, lorsque Georges accourut à leurs cris, et les retira de l'eau. Quand l'heure du souper arriva, Alice raconta cette aven-

ture à son père; Henri trouva fort étonnant les éloges qu'on fit de son courage, et dit que, si sa sœur Alice avait été mangée par les poissons, il aurait voulu être mangé comme elle.

Quelquefois Henri et Alice se promenaient sous les grands arbres dont leur demeure était environnée; ils s'oubliaient tous deux dans une rêverie mutuelle : Alice faisait la guerre aux bleuets ou aux larges feuilles de fougère qui s'étendent comme un éventail. Henri s'approchait des bouleaux, et il enlevait cette pellicule grisâtre qui en laisse voir une seconde douce, unie, et plus blanche que le vélin sur lequel nos petites maîtresses écrivent leurs billets doux.

— Que fais-tu là? disait Alice.

A cette question, Henri s'appro-

chait d'elle, il la faisait asseoir sur la mousse, et il lui racontait quelques vieilles légendes, quelque ancien fabliau qu'il tenait de Georges.

— Écoute, Alice, lui disait-il, autrefois, il y a bien long-tems, un chevalier se promenait avec sa dame dans une forêt; il était couvert d'une belle armure, avait un casque d'or sur lequel flottaient de grandes plumes blanches; il avait aussi une forte lance et une bonne épée qui valait pour le moins autant que la fameuse Durandal, épée de Roland; il montait un beau cheval noir, et sa dame une petite haquenée blanche. Ils descendirent de cheval pour se promener un instant; la dame cueillit des fleurs comme tu viens de le faire, et le chevalier s'avisa d'enlever la première écorce d'un bouleau qui était devant lui, lorsque sur cette

peau fine et blanche qui est dessous , il lut que la fée Mélusine , qui l'aimait beaucoup , le ferait roi d'une grande île bien peuplée , et le rendrait le plus riche de la terre , s'il voulait laisser là sa dame , et monter dans un petit char attelé de deux serpens ailés qu'il verrait venir de l'Occident ; le chevalier qui aimait beaucoup sa dame , tira son épée pour couper cet arbre , qui lui conseillait une perfidie , et il jeta un petit coup-d'œil vers l'Occident , pour voir s'il apercevrait le char ailé. En effet , il vit dans l'air un char qui , tiré par deux dragons , paraissait se diriger vers lui ; cette vue redoubla sa colère , et il allait abattre l'arbre , lorsqu'il jeta un second coup-d'œil sur l'écriture : elle avait changé , et il lut alors que ce que lui proposait

d'abord Mélusine n'était qu'une épreuve, et que, puisqu'il y avait résisté, il serait roi de l'île, et que sa dame en serait la reine. Le char s'avança, il s'agrandit, ils y montèrent tous deux, et dans un instant ils furent transportés dans un beau pays, dont toutes les maisons étaient bâties de marbre précieux, et avaient des toits d'or. Le peuple criait sur leur passage : *Vive le chevalier Esplandian, notre roi, et vive notre reine la belle Hildegonde.* Ils furent dans le palais qui était fait d'une seule pierre resplendissante, comme l'escarboucle; ils y trouvèrent des domestiques, des varlets, des pages, des serviteurs sans nombre, et dans une des écuries, le chevalier vit son beau destrier, et la dame sa jolie haquenée blanche. Le chevalier sortait

quelquefois pour aller chercher des aventures hors de son royaume ; mais la dame ne sortait jamais.

— Eh bien ! lui disait Alice en riant.

— Eh bien ! continuait Henri , en ôtant la première écorce de ce bouleau , j'espérais trouver , comme ce chevalier Esplandian , les paroles de quelque fée qui me proposerait son char volant et une île où je pourrais vivre avec toi ; mais je voudrais y être seul avec toi , mon Alice. Nous n'aurions pas besoin de sujets.

— Pourquoi seuls ? demandait Alice.

— Je ne sais , répliquait Henri ; mais j'aimerais bien passer ma vie seul avec toi.

La jeune fille ne répliquait rien , mais par un doux sourire , elle don-

nait un consentement tacite aux souhaits d'Henri. Quand la nuit qui les surprenait souvent ensemble s'épaississait, ils rentraient à l'hôtel, où ils trouvaient M. de Saint-Pons qui, sans leur demander compte de leur journée, les invitait à prendre avec lui le repas du soir, et après un souper substantiel, auquel le bon appétit d'Henri faisait toujours honneur, la petite Alice embrassait son frère et se retirait dans son appartement, où M. de Saint-Pons entrait quelquefois pour causer un instant avec sa fille et finir la journée auprès d'elle.

Georges s'était aperçu de l'amour naissant des deux jeunes gens, et, quoiqu'il regardât Henri comme fort au dessus de sa petite compagne et qu'il ne pensât pas qu'elle pût jamais devenir la femme de son jeune maî-

tre, il voyait cet amour avec plaisir.

— Il faut, pensait-il, que le jeune Henri fasse ses premières armes auprès d'une jeune fille qui lui rende tout son amour. Un si beau damoiseau est trop jeune et trop joli pour une vieille coquette; Alice de Saint-Pons est belle, aimable, c'est un morceau de roi; il n'est pas mal que mon maître s'y attache, et quant au mariage... mon Dieu, toutes les filles qui ont de l'amour n'ont pas un mari, et pour avoir conté fleurette à un joli minois, on n'est ni pendu ni marié. Henri IV, si j'ai bonne mémoire, et.... notre grand roi Louis, à qui Dieu donne un long règne, et mille autres..... Allons, disait le vieillard, Henri fera comme eux tous.

M. de Saint-Pons avait fait les mêmes observations que Georges, et s'il

affectait de fermer les yeux sur ce qui se passait presque devant lui, c'était par des raisons tout-à-fait opposées à celles du sommelier.

Cependant, un soir que Henri et Alice revenaient du bois et qu'ils approchaient de l'hôtel en se tenant par la main, et faisant de ces châteaux aériens qui les occupaient souvent, ils aperçurent de loin un équipage qui sortait de la cour de l'hôtel, et qui se dirigeait vers la ville de Versailles, où était alors le roi; c'était une superbe calèche découverte, attelée de quatre chevaux fringans et entourée de domestiques à cheval qui galopaient devant et derrière la voiture; un coureur, vêtu en velours cramoisi courait devant, et, comme il suivait le chemin où étaient Henri et Alice, il passa si près d'elle, qu'elle

fut obligée de faire un pas en arrière pour n'en pas être heurtée.

— Alerte! alerte! cria le coureur, pour engager les jeunes gens à rentrer dans le bois et à laisser le chemin libre; mais, avant qu'ils eussent pu obéir à cet ordre, la calèche était au devant d'eux, elle s'arrêta comme par enchantement, et Henri dit à sa compagne :

— Ma petite Alice, c'est la fée Mélusine.

Une fort belle femme leur fit signe d'avancer, et dit à Alice de monter sur le marchepied, qui alors ne se repliait pas, comme aujourd'hui dans la voiture, mais qui, fait avec moins d'art et plus de solidité, était fixé en dehors; Alice monta timidement, la belle dame la baisa au front et dit :

— C'est mademoiselle de Saint-Pons.

Et, sans attendre la réponse affirmative d'Alice, elle se tourna vers un monsieur d'une figure dure qui était assis à côté d'elle dans le fond de la voiture, et lui dit :

— On ne nous avait pas trompés, Monseigneur; elle est fort bien, regardez donc quels yeux, quelle bouche, quelle fraîcheur! et une taille parfaite, des mains admirables; en vérité elle est fort bien.

Alice écoutait avec peine des louanges si crues, et elle était devenue rouge jusqu'aux oreilles, tandis que la personne qu'on avait nommée monseigneur, considérait attentivement Henri.

— Il a, dit-il, une belle figure; il

est bien pris ; il a l'air fier et hardi , ce sera un beau page.

Cependant, Alice fatiguée des éloges que lui avait prodigués cette dame, et décontenancée par le détail qu'elle avait fait de sa beauté, s'était hâtée de quitter le marchepied et était allé rejoindre Henri.

— M. de Chavigny est bien heureux, murmura la dame, qu'en dites-vous, Monseigneur ?

— Fouette cocher, répondit celui-ci, et la calèche partit comme un trait.

En arrivant dans la cour de l'hôtel, Henri et Alice trouvèrent tout en émoi ; les domestiques formaient mille conjectures sur l'équipage qui avait stationné pendant une heure devant la grande porte, les palefreniers louaient les chevaux, les servan-

tes s'émerveillaient sur les gros diamans qui ornaient le cou de la belle dame, et Marguerite, la femme de Guillaume, qui s'était glissée parmi les domestiques de M. de Saint-Pons, se louait beaucoup du coureur qui lui avait fait des complimens et lui avait passé la main sous le menton. Tous cherchaient à savoir ce qui avait amené ces deux personnes auprès de M. de Saint-Pons, et ils interrogeaient le vieux Georges qui avait été appelé un instant auprès de ces personnages. Celui-ci feignait de ne pas entendre, et il ne répondit d'abord que par des hum! que dites-vous? que voulez-vous? Enfin, lorsqu'il crut que son importance ne pouvait que décroître, il dit :

— C'est M. de Louvois, Monseigneur, un ministre d'Etat; hum! hum!

je l'ai connu bien petit garçon , dans le tems de M. Fouquet.

— Et cette belle dame , lui demandait-on , est-ce sa femme ?

— Hum ! hum ! sa femme , sa femme , plaise à Dieu , mes bons amis , que vos femmes ne fassent jamais comme celle-là ; c'est madame Dufresnoi.

En effet , Louvois était venu chez M. de Saint-Pons , accompagné de madame Dufresnoi , la femme d'un de ses commis , avec laquelle il vivait publiquement , et pour laquelle il avait eu le crédit de faire créer la charge de *dame du lit de la reine*.

— Mais on se moquera de vous et de moi , répondit Louis XIV , quand Louvois fit cette demande.

— Nous laisserons faire , reprit le ministre.

Ils n'en eurent pas besoin ; tout ce qui entourait alors Louis XIV et ses ministres était si désireux de places, d'argent et de faveurs, que la nomination de madame Dufresnoi ne fit naître que quelques épigrammes et quelques bons mots anonymes ; personne ne fut assez imprudent pour irriter la maîtresse d'un homme devant qui tout tremblait ; madame Dufresnoi eut des courtisans, et pas un frondeur avoué.

Ce fut au milieu de toutes les questions des domestiques et à la fin de la réponse de Georges, que Henri et Alice entrèrent dans la cour ; dès qu'ils arrivèrent, tous les chapeaux furent en l'air, et le vieux Georges, sa toque à la main, s'approcha de Henri et lui dit respectueusement :

— Mon jeune maître, je suis en-

chanté d'être le premier à vous annoncer que vous êtes page...

— Comment , Georges , que dis-tu ?

— Oui , mon maître , page du roi , reprit Georges en se relevant et en donnant à sa taille toute la hauteur dont elle était susceptible ; monseigneur de Louvois est venu tout exprès pour l'annoncer à M. de Saint-Pons.

La dernière partie de ce qu'avancait Georges , n'était pas exactement vraie ; il paraît même que la visite à M. de Saint-Pons avait un autre motif plus important pour lui ; autrement , pourquoi n'aurait-il pas parlé à Henri , qu'il avait reconnu tout comme madame Dufresnoi avait reconnu Alice ? mais le vieux serviteur ajoutait cette circonstance parce qu'elle lui paraissait vraisemblable ,

et que d'ailleurs, cela donnait de l'importance à Henri.

— Page du roi ! répétait Alice.

En effet, le monsieur qu'ils avaient rencontré avait dit : Ce sera un beau page ; et elle regardait le compagnon, l'ami de son enfance, pour voir quelle impression cette nouvelle ferait sur lui.

Henri ne disait rien ; mais ses regards se portaient alternativement sur Alice et sur la terre, où il les tenait attachés, comme pour empêcher ceux qui l'entouraient de lire ce qui se passait dans son âme. Être page, page du roi, voir la cour, c'était une bien belle chose ; et à dix-sept ans il est bien peu de personnes qu'elle ne séduise ; mais Henri ne convoitait pas des jouissances et des plaisirs qu'il ne connaissait pas ; et, sans se l'être dit,

sans s'en douter même , il aimait Alice; être page! ah! qu'il eût mieux aimé que la fée de ses rêves , que la Mélusine qu'il voyait toujours dans ses souhaits , l'eût transporté dans quelque île déserte , où il n'eût demandé qu'Alice pour tout bien ! C'était-là, ce qu'il désirait , un bonheur doux , calme , inconnu , et non pas les magnificences de Versailles , les beautés pittoresques de Marly , ou les sombres avenues de Compiègne ; ses sentimens délicats et tendres , ses souhaits faciles à satisfaire et son caractère contemplatif , le portaient à désirer , comme le comte de Moret , que nous avons cité au commencement de ce chapitre , de...

..... passer sa vie

Près de l'objet de ses amours.

plutôt que de courir après le fracas de

la fortune et de la faveur ; cependant toutes ses sensations n'étaient pas encore bien développées dans son âme , et ce fut avec une espèce d'hésitation qu'il répéta avec tout le monde :

— Page du roi !

— Page du roi ! dit un palefrenier à son camarade ; tu vois bien qu'il n'est pas bâtard.

CHAPITRE II.

LA COUR.

De ces sources étranges et pestilentielles lui vint cet orgueil tel , que ce n'est pas trop dire que , sans la crainte du diable que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres , il se serait fait adorer et aurait trouvé des adorateurs.

(SAINT-SIMON.)

—

LA France avait atteint un haut degré de prospérité que la paix de Nimègue semblait devoir rendre durable; Louis XIV, dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de sa fortune , semblait être le seul roi de l'Europe ; mais aujourd'hui nous savons, par un

exemple récent , avec quelle rapidité peut s'écrouler l'édifice politique qui semble le plus stable. Louis devait ses succès rapides autant à son activité, au talent de ses généraux et à la valeur française , qu'aux fautes nombreuses que firent ses ennemis ; en effet , dit Voltaire , l'empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées ; Charles II , roi d'Espagne , fils de Philippe IV , sortait à peine de l'enfance ; le roi d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie que celle des plaisirs. Tous ces princes et leurs ministres firent de grandes fautes ; l'Angleterre agit contre les principes de la raison d'Etat , en s'unissant avec la France pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir ; l'empereur , l'empire , le conseil d'Espagne , firent encore plus mal de ne pas s'opposer

à ce torrent ; enfin , Louis , lui-même , commit une aussi grande faute qu'eux tous , en ne poursuivant pas avec assez de rapidité de faciles conquêtes. Condé et Turenne voulaient qu'on démolît la plupart des places hollandaises : ils disaient que ce n'était point avec des garnisons qu'on prend des États, mais avec des armées, et qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite , on devait marcher rapidement à la conquête entière. Louvois, au contraire, voulait que tout fût place et garnison, c'était là son génie, et c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par là plus d'emplois à sa disposition, il étendait le pouvoir de son ministère , il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siècle. Louis le crut et se trompa , comme il l'avoua

depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande : il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire n'est souvent que le récit des fautes des hommes.

Cette gloire ne devait pas tarder à nous être fatale. L'Europe entière devait se liguier contre nous, et nous avons laissé, dans la Hollande, une telle haine, qu'un écrivain avance que, cent ans après la conquête de ce pays, il vit, dans de petits catéchismes d'un village Hollandais, la haine du nom français prêchée comme un des moyens de se rendre agréable à Dieu. Ce qui avait surtout irrité l'Europe contre Louis XIV, c'était le double incendie du Palatinat ; ce pays si fertile, couvert par deux fois de rui-

nes , de sang et de morts , déposait contre l'insolence de sa victoire et l'abus qu'il avait fait de ses forces. On lit à ce sujet , dans quelques histoires, que l'électeur Palatin, Charles Louis, désespéré d'avoir vu, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embrâsés, défia Turenne à un combat singulier par une lettre pleine de reproches ; Turenne ayant envoyé la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur, que par un compliment vague et qui ne signifiait rien. Voltaire prétend qu'on n'a jamais vu la véritable lettre de l'électeur Palatin, Charles Louis, ni la réponse du prince de Turenne ; il ajoute :

— Il a seulement passé pour constant que l'électeur , justement outré

des ravages et des incendies que Turenne commettait dans son pays , lui proposa un duel par un trompette nommé *Petit-Jean*. J'ai vu , dit-il , la maison de Bouillon persuadée de cette anecdote ; le grand prieur de Vendôme et le maréchal de Villars n'en doutaient pas. Les mémoires du marquis de Beauveau, contemporain, l'affirment. Cependant, il se peut que le duel n'ait pas été expressément proposé dans la lettre amère que l'électeur dit lui-même avoir écrite au prince de Turenne. Plût à Dieu qu'il fût douteux que le Palatinat ait été embrasé deux fois ! Voilà ce qui n'est que trop constant, ce qui est essentiel et ce qu'on reproche à la mémoire de Louis XIV.

Ces conquêtes nous échappèrent bientôt. On sait que nous évacuâmes

la Hollande avant que l'arc de triomphe que nous appelons la Porte-Saint-Denis, et qui est destiné à en retracer le souvenir, fût achevé. Turenne, cependant, était mort, et on n'avait pas grande foi en sa monnaie. Le grand Condé, après la bataille de Senef, s'était retiré du commandement des armées; il avait mis son épée dans le fourreau pour ne l'en plus faire sortir, et il vivait à Chantilly en homme privé et en philosophe. On sentait donc que la paix de Nimègue ne serait pas durable, et qu'il faudrait des efforts nombreux et constans pour se soutenir à la hauteur où on était monté. Mais en ce tems-là on considérait fort peu la chose publique; il s'agissait seulement de se pousser, d'avancer auprès du maître, et pour cela tous les moyens étaient bons; la guerre

avait cela d'utile, que les rangs s'éclaircissaient et qu'il fallait les remplir de nouveau, et la faveur, cela d'agréable et d'avantageux que le chemin était plus doux et moins périlleux. Heureux qui était bien en cour ! un mot, un regard du roi, étaient de ces choses sur lesquelles on pouvait emprunter comme on emprunte de nos jours sur des capitaux ou sur des contrats ; plaire au roi était le but unique, et, à quelques exceptions près, tout le monde à la cour sacrifiait à ce besoin. Les femmes étaient fières d'être distinguées par le monarque, les maris, les pères, les frères étaient enchantés de tenir à la maîtresse du roi par un lien quelconque ; il est vrai que cette place était une des plus lucratives du royaume, et celle qui donnait le plus d'influence.

Louis XIV était magnifique avec ses maîtresses ; il légitimait ses enfans naturels, et il fut même jusqu'à les élever au rang de princes du sang.

La femme qui régnait alors sur le cœur du roi, et qui avait cet empire depuis long-tems, était Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan. Conduite jeune à la cour, on prétend qu'elle avait averti son mari des dangers qu'elle y courait ; elle avait même dit à la reine, en lui parlant de la Vallière :

— Si je m'étais conduite comme elle, je me cacherais à toute la terre.

Mais ou ces on dit n'ont point de fondement, ou par ces discours elle cherchait à irriter l'amour-propre du roi, qui, comme tous les hommes, devait naturellement désirer une chose qui semblait difficile. Madame

de Montespan mit tout en œuvre pour séduire le Roi, et elle y réussit par des moyens tout opposés à ceux qu'employait alors madame de la Vallière pour le retenir. La Vallière aimait le Roi et ne cherchait à lui plaire qu'en lui montrant un amour sans art et sans artifice ; madame de Montespan, hardie, ambitieuse, coquette et remplie d'esprit, mais d'un esprit piquant et caustique, l'emporta facilement sur une rivale qui se livrait sans défense, et qu'une grossesse pénible avait rendue languissante. La marquise joignait à beaucoup de charmes naturels, un genre de conversation particulier qu'elle partageait avec ses sœurs, madame de Thiange et madame de Fontevrault, et avec son frère, M. de Vivonne : on appelait cela *le langage des Mortemart* ;

aussi , quand on savait le roi enfermé avec elle dans son appartement de Versailles , qui donnait sur le parc , on se gardait bien de passer sous ses fenêtres ; c'eût été s'exposer aux railleries les plus piquantes et aux rapprochemens les plus ridicules ; c'est ainsi qu'elle amusait le Roi. Malheur à ceux que leurs affaires ou leur ignorance condamnaient à passer sous ces fenêtres fatales ! On appelait encore cela à la cour , *passer par les armes* ; et , en effet , il en restait toujours des stigmates ineffaçables dans l'esprit d'un monarque faible pour les personnes qu'il aimait et qui était habitué à voir par les yeux des autres.

A l'époque dont nous parlons , deux personnes s'étaient aperçues que la faveur de madame de Montespan commençait à baisser ; comme la mar-

quise était très-altière , que les nombreux enfans qu'elle avait du roi lui faisaient croire une chute impossible, elle devenait plus exigeante à mesure qu'on lui accordait moins ; il s'ensuivait des scènes , des brouilleries , des raccommodemens , et toutes les querelles ordinaires entre gens qui , sans cesser de s'aimer, n'ont cependant plus le même amour qu'elles ont eu autrefois ; de façon que ces deux personnes pensaient que la plus légère inconstance , le hasard le plus inopiné pouvaient dégager le roi des liens de madame de Montespan , et elles cherchaient à faire naître ce hasard ; toutes deux voulaient profiter à leur bénéfice de cet événement probable , mais toutes deux avaient des vues et des projets bien différens. L'une de ces personnes était M. de Louvois ; il jouis-

sait d'un très-grand pouvoir , mais souvent il était contrarié par la maîtresse en titre , qui était trop fière pour vouloir céder à un premier ministre. Le marquis de Louvois , fils du chancelier Létellier , avait été longtemps sans pouvoir s'accommoder aux affaires ; il haïssait le travail et ne se sentait de disposition , disait-il à son ami de Brienne , que pour faire la débauche : mais l'ambition vint avec l'âge ; et à mesure qu'il entraît plus avant dans les affaires , il en vint à ne chercher autre chose qu'à occuper le roi , pour se rendre nécessaire et même indispensable. Ainsi il précipita la nation dans des guerres qu'on aurait pu éviter , parce que le roi , aimant les sièges , lui laissait à peu près le soin de tout le reste ; les généraux correspondaient directement avec le ministre , et mal-

heur à ceux qui s'en dispensaient. Il a fallu à Turenne toutes ses victoires et tout son talent pour se soustraire aux embarras continuels que lui suscitait Louvois. Quand la guerre était terminée ou suspendue , comme à l'époque dont nous parlons , Louvois flattait le goût du monarque pour les monumens , et le jetait dans des constructions sans fin ; même quand il l'occupait ainsi , il cherchait à le circonvenir par tous les moyens possibles, et un des plus efficaces sans doute était d'avoir l'oreille de la maîtresse en titre ; mais madame de Montespan s'était refusée à tout accord , à toute connivence ; fière de son pouvoir elle ne voulait le tenir que d'elle , et dès-lors il était devenu nécessaire à Louvois de la perdre , et de donner à Louis XIV une maîtresse qui lui fût

dévouée ; qui , dans ces momens d'abandon où le cœur s'ouvre à toutes les confidences , à toutes les insinuations , pût consolider adroitement son crédit ou l'avertir à propos quand il viendrait à diminuer. Dès qu'il vit le roi se lasser de ses chaînes , il pensa à présenter lui-même l'objet qu'il lui voulait donner ; et en la prenant hors du cercle de la cour, en en faisant sa créature , il espérait avoir ainsi un instrument passif de sa volonté.

La seconde personne qui avait intérêt à détacher Louis XIV de madame de Montespan , était madame de Maintenon ; veuve du poète Scarron , entrée à la cour pour élever les enfans du roi et de celle qu'alors elle regardait comme sa rivale. Sa vie était extraordinaire , et , au dire de ses amis , mi-

raculeuse : elle était née en prison ; encore à la mamelle , elle avait passé en Amérique , et sur le vaisseau qui la portait elle fut attaquée d'un mal si violent qu'on la crut morte, et qu'on fut sur le point de la jeter à la mer ; en Amérique , elle manqua être dévorée par un serpent ; revenue en France , elle garda les dindons : elle épousa Scarron , réunit chez elle la meilleure société , et dès qu'elle eut les moyens d'approcher Louis XIV et qu'elle vit que le roi , qui d'abord avait de fortes préventions contre elle , la goûtait ; dès qu'il lui eut donné le marquisat de Maintenon , et qu'il eut le premier cessé de l'appeler du nom d'un poète cul-de-jatte , elle ne mit plus de bornes à son ambition. L'amitié du duc du Maine , que le roi aimait beaucoup , lui semblait être le pré-

sage d'un établissement solide ; mais c'était dans l'avenir , et à la cour , à l'âge qu'elle avait ; c'est le présent qui intéresse. Née en 1635, elle avait , à l'époque dont nous parlons, quarante-trois ans, c'est-à-dire deux ans de plus que le roi ; mais ayant mené une vie sage et exempte d'excès et de passions , sa jeunesse s'était étendue jusqu'à son âge mur : elle était grande , bien faite , avait les plus beaux yeux possibles , de beaux bras et des mains parfaites ; tous ces agrémens personnels ne se découvraient pas au premier coup-d'œil , parce qu'elle prenait plaisir à les cacher ; c'était une coquetterie à elle , dont elle se trouva toujours bien : ce ne fut qu'après une longue intimité que Louis découvrit , *par hasard* , qu'elle avait la poitrine belle

et les bras bien faits ; il avoua avoir toujours cru le contraire , au soin qu'elle prenait de les cacher.

Madame de Maintenon affichait une grande régularité de conduite et une dévotion extrême ; pour supplanter sa rivale, elle appelait la conscience à son secours, et, dans les momens où Louis était irrité contre sa maîtresse, quand il était fatigué des exigences de madame de Montespan et excédé de ses hauteurs, elle représentait au roi le scandale qu'il donnait à sa cour, à la France et à l'Europe entière : elle l'accusait hardiment de commettre un double adultère, et le roi, dont l'amour était affaibli, convenait facilement de ses torts, et promettait de secouer ses chaînes ; reste à savoir la conduite qu'aurait tenue madame de

Maintenon , si lorsque Louis XIV eut rompu tout-à-fait avec madame de Montespan , si lorsqu'il eut perdu mademoiselle de Fontange , la reine ne fût pas morte ; peut-être qu'alors elle n'eût pas reculé devant un adultère simple ; et , comme la reine ne mourut pas immédiatement après mademoiselle de Fontange , on assure même qu'elle l'a commis. A l'époque dont nous parlons , elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour éloigner le roi de madame de Montespan et pour le rapprocher de la reine , qui lui tenait compte de ses soins. Madame de Montespan voyait ce manége et s'en irritait ; cependant l'esprit de suite de madame de Maintenon , lui donnait sur sa rivale une grande supériorité : elle avait plusieurs fois lutté avec avan-

tage , et c'était malgré la maîtresse en titre qu'elle était toujours chargée de l'éducation des enfans du roi. Souvent elle se servait , auprès de madame de Montespan , des mêmes moyens qu'elle employait auprès du roi , elle lui faisait peur du diable ; alors madame de Montespan épouvantée , devenait pénitente comme la Vallière , elle jeûnait , elle priait , elle se confessait , elle venait à Paris ; mais bientôt l'amour et l'ambition reprenaient le dessus ; elle retournait à Versailles , et tout reprenait son train accoutumé.

Voilà dans quelles alternatives Louis XIV passait sa vie ; il recommandait continuellement madame de Maintenon et madame de Montespan , et il commençait presque à son insu à préférer la veuve Scarron à la fille des

Mortemart ; il lui était déjà arrivé souvent de consulter madame de Maintenon sur des affaires d'intérieur et quelquefois sur des affaires d'État ; celle-ci répondait avec modestie, avec discrétion , on peut même dire avec un tact exquis , et Louis lui donnait, dans ces entretiens particuliers , le nom de *vo*tre *solidité*. Ce germe de faveur dont une autre se fût vantée , madame de Maintenon le cachait avec soin à tous les yeux ; elle le laissait se développer sous l'influence du mystère et du silence , de façon que, lorsque l'événement singulier qui a marqué sa vie arriva , non-seulement il surprit toute la cour, mais encore il fut accompagné de tant d'obscurité et d'incertitude , qu'on ne la regardait qu'avec crainte et qu'on ne savait sur quel ton lui parler ; on

avait, en effet, à redouter ou de paraître savoir un secret dangereux, ou de manquer au respect qu'elle avait droit d'exiger. Cependant elle n'en était pas encore à ce point de grandeur, peut-être même ne soupçonnait-elle pas qu'elle pût y venir jamais, et elle se contentait de tendre autour du roi des filets déliés, et de l'enlacer dans les liens de l'habitude. Rien ne lui échappait; elle connaissait parfaitement le cœur du roi, et, voyant la conduite de madame de Montespan, elle comprit parfaitement que cette femme orgueilleuse se perdrait elle-même, et qu'elle n'aurait que quelques efforts à faire pour la pousser dans l'abîme; alors il lui convenait de ne pas trop se séparer de madame de Montespan, pour n'être pas accusée

d'ingratitude au moment d'une disgrâce , et pour pouvoir la plaindre sans montrer une hypocrisie maladroite ; elle se rapprocha donc de la favorite , et s'unit avec elle contre Louvois , dont elle avait deviné les projets.

Voilà quelle était la situation de Louis XIV, au moment où Louvois , par son ordre , fit annoncer à M. de Saint-Pons , que le jeune Henri était nommé page du Roi ; mais sa visite au vieux gentilhomme avait un autre motif. Il connaissait Alice , ou , du moins , madame Dufresnoi avait entendu parler de sa beauté , et l'un et l'autre avaient jugé que , s'ils pouvaient la produire à la cour, elle deviendrait facilement un instrument utile dans leurs mains.

— D'ailleurs , dit madame Dufresnoi , Bontems ne vous est-il pas dévoué ?

— Sans doute , avait répondu Louvois ; mais il faut la marier.

— Je n'en vois pas la nécessité , dit madame Dufresnoi.

— Vous me pardonnerez , Madame , répondit le Ministre ; il est certaines propositions que M. de Saint-Pons n'accepterait point.

— Vous plaisantez , Monseigneur ; ce Saint-Pons n'est-il pas dans vos mains , et n'y a-t-il pas une vieille affaire du tems de la régence d'Anne d'Autriche , qu'on peut exhumer?....

— Sans doute ; mais vous sentez que , pour notre projet , il faut un homme qui agisse de bonne volonté ,

et non pas à contre-cœur ; nous marierons la demoiselle, et, comme je serai sûr du mari, tout marchera sans difficulté.

En conséquence de ce raisonnement, M. de Louvois dit impérieusement à M. de Saint-Pons, qu'il avait en vue un établissement pour sa fille ; et M. de Saint-Pons s'inclina profondément.

— Comment nomme-t-on votre fille, dit madame Dufresnoi ?

— Alice, Madame, répondit M. de Saint-Pons.

— C'est un fort joli nom, dit madame Dufresnoi.

— Le mari que je donne à votre Alice, dit M. de Louvois, n'est pas jeune, mais il est bon gentilhomme, et je le protège ; il se nomme Chavigny.

M. de Saint-Pons s'inclina de nouveau , accompagna respectueusement le Ministre jusqu'à sa voiture , et le sort d'Alice fut décidé.

CHAPITRE III.

LE DÉPART.

O mi corazon !

(*Obras de Lopez de Véga.*)

LE souper fut triste et silencieux ; Alice tout interdite , ne mangeait pas , et jetait des regards de curiosité sur son père et sur Henri. Celui-ci ne disait rien , et on voyait sur son front un nuage de tristesse et un air d'inquiétude et d'embarras ; il n'osait parler , son cœur était plein de choses qu'il voulait dire à la seule Alice , et tout le gênait , jusqu'à son chien de chasse , qui venait jouer entre ses jambes , et

qui réclamait les caresses accoutumées.

— A bas , à bas , Médor, retournez au chenil ; Georges, faites sortir ce chien.

Le vieux Georges obéit avec respect ; lui seul était gai et content.

— C'est cela même , se disait-il ; le Roi le rapproche de lui , bientôt il lui donnera un guidon , ensuite un régiment ; après il le nommera gouverneur de quelque place , il le mariera à son gré , et il l'appellera mon cousin ; c'est tout simple ; c'est ainsi que les choses doivent se passer.

Il regardait alors dédaigneusement M. de Saint-Pons, et donnait des ordres aux domestiques qui l'entouraient, avec plus de hauteur qu'à l'ordinaire. Enfin , lorsqu'on eut enlevé les plats qui couvraient la table , et

qu'on les eut remplacés par le vin et les confitures sèches, M. de Saint-Pons remplit son verre et celui des deux jeunes gens, pour boire à la santé de Henri.

— Alice ma fille, dit-il, buvez avec nous, et faites vos adieux à votre frère, parce que vous ne le verrez pas de quelque tems.

La pauvre fille devint pâle comme le linge qui couvrait la table, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Mon père, dit-elle, part-il bientôt? Est-ce que vous nous quittez tout de suite, Henri? Ne ferons-nous plus de promenade ensemble?

— Henri part demain matin, reprit sévèrement M. de Saint-Pons; il sera à cheval, et sur la route de Versailles, avant que le jour frappe

vos fenêtres, et avant que vos yeux soient ouverts.

Alice baissa la tête, et saisit son verre d'une main tremblante. Cependant le jeune Henri se contenait avec peine ; il se leva à demi sur sa chaise : une rougeur subite couvrit son visage, et il allait déclarer qu'il ne partirait qu'à l'heure qui lui conviendrait ; mais il réprima ce mouvement qui aurait trahi le secret de son âme, et il se contenta de dire, qu'il n'y avait pas loin de Paris à Versailles, surtout pour un page qui pourrait disposer des chevaux du Roi.

— Oh ! sans doute, dit Georges, les chevaux du Roi seront à notre disposition ; mais un palefrenier de M. de Louvois m'a dit que la cour irait passer l'été à Fontainebleau, et, quoique certainement on ne puisse trop faire

pour mademoiselle Alice, on ne peut pas exiger d'un cheval....

— Georges, dit Henri avec colère, allez chercher mon couteau de chasse que j'ai laissé sous le troisième chêne de l'avenue.

— J'y vais, mon maître, dit Georges, sans avoir l'air de remarquer la mauvaise humeur de Henri, j'y vais; car, plus d'un manant qui passerait par-là, pourrait s'en emparer; d'ailleurs, il est tard, la rosée du soir commence à tomber, et l'humidité rouille l'acier.

M. de Saint-Pons se leva et but; Henri et Alice firent comme lui; mais les larmes de la jeune fille tombaient dans son verre, et se mêlaient à la liqueur.

— Adieu, Alice, dit Henri en lui

tendant la main , adieu , ma sœur ; nous nous reverrons.

Alice se jeta dans ses bras , et ils restèrent un moment étroitement serrés l'un contre l'autre.

— Il n'y a pas moyen de désobliger M. de Louvois , disait M. de Saint-Pons entre ses dents ; ces coquins de ministres gâtent toujours tout. J'avais arrangé les choses comme Henri ; ma fille , rentrez chez vous , j'irai vous voir avant la fin de la soirée ; pour vous , Henri , venez avec moi dans mon cabinet.

Alice quitta les bras de Henri , et , les yeux noyés de larmes , elle prit le chemin de son appartement ; Henri la suivait du regard. Elle prit une lampe de cuivre qui était accrochée au mur et monta l'escalier tortueux qui abou-

tissait dans la salle à manger ; Henri la regardait, et lorsque enfin , elle eut disparu , lorsqu'on ne vit plus la clarté que sa lampe avait projetée sur l'escalier :

— Allons, Monsieur, dit-il à M. de Saint-Pons , allons, je vous suis.

Ils se dirigèrent tous deux vers un escalier opposé à celui qu'avait franchi Alice , et après avoir monté une quinzaine de marches , M. de Saint-Pons poussa le bouton d'une porte épaisse ; ils traversèrent une antichambre délabrée, un salon humide , sur le pavé duquel des marbres de diverses couleurs formaient des armoiries à demi-brisées. Cette pièce était meublée de gros fauteuils de cuir noir , garnis de clous de cuivre rouillés. Ils arrivèrent enfin à une porte basse que M. de Saint-Pons ouvrit, et ils se trou-

vèrent dans un petit réduit qu'on appelait indifféremment le cabinet ou l'oratoire. C'était un appartement carré et qui était éclairé par une haute fenêtre à vitraux coloriés et enchâssés dans du plomb ; sur une tapisserie de serge verte , on avait placé d'un côté un grand Christ en bois , et vis-à-vis un tableau de l'école espagnole , qui représentait le Cid , monté sur un grand cheval blanc , et frappant d'estoc et de taille des Maures qui étaient renversés autour de lui ; au fond de ce cabinet étaient suspendues en trophées les armes de M. de Saint-Pons ; c'est-à-dire une espingole , un vieux mousquet avec sa fourchette , une longue épée , un hoqueton jadis rouge et des gants garnis de lames d'acier ; une table d'érable que le tems avait noircie et un prie-Dieu recouvert d'un ve-

lours rouge usé, étaient les deux meubles qui, sans doute, avaient fait donner à ce lieu les noms dont on l'appelait indifféremment. M. de Saint-Pons s'assit devant la table et il fit signe à Henri de s'asseoir à son tour sur le marche-pied du prie-Dieu ; mais le jeune homme resta debout, son chapeau à la main, il faisait ondoyer la plume rouge qui serpentait autour du feutre et tenait les yeux baissés comme une jeune fille qui craint les reproches de sa mère :

— Henri, lui dit M. de Saint-Pons, vous n'êtes point mon fils, vous le savez :

Une rougeur subite colora les joues du jeune homme, et M. de Saint-Pons se hâta de continuer :

— Il ne m'est point permis de vous dévoiler le mystère de votre naissance ;

mais la faveur que le roi vous fait aujourd'hui , et la visite de M. de Louvois doivent vous prouver qu'elle est illustre. Vous allez à la cour , Henri , et j'espère que vous vous souviendrez toujours de l'éducation et de l'hospitalité que vous avez trouvées chez moi.

Henri leva les yeux sur M. de Saint-Pons. La figure fine et cauteleuse du vieux gentilhomme exprimait l'intérêt et la tendresse ; il y avait aussi des traces d'ambition et de cupidité qui échappèrent aux regards d'Henri ; parce que , dans l'extrême jeunesse , on ne soupçonne ni détours , ni vues intéressées. Le jeune page saisit la main de M. de Saint-Pons et la pressa sur son cœur avec reconnaissance.

— A la cour , dit M. de Saint-Pons , votre figure , votre jeunesse , votre

position vous ouvriront les portes de la faveur et de la fortune ; mais, Henri, la faveur est fragile et la fortune est changeante ; il faut vous attacher à quelqu'un à qui vous soyez dévoué et qui puisse vous aplanir le chemin.

—Je m'attacherai au roi , dit Henri en laissant aller la main de M. de Saint-Pons qu'il tenait dans les siennes.

—Ce n'est pas cela, jeune homme ; il faut vous attacher à quelqu'un qui puisse vous mettre en avant, et dont vous ayez les secrets : M. de Louvois , par exemple , qui est tout puissant ; ou bien le maréchal de Villeroi qui est le favori ; ou bien encore , comme vous êtes jeune et joli, il faut vous faire le serviteur de quelque haute dame, telle que madame de Montespan , ou la comtesse de Soissons qui a un crédit sûr et caché. Savez - vous

pas que, sous la régence, j'ai manqué ma fortune pour n'avoir pas su plaire à une des favorites de la reine-mère ? Oui, Henri, vous réussirez, et alors vous vous souviendrez de moi ; vous vous souviendrez du vieux père d'Alice, n'est-il pas vrai ?

M. de Saint-Pons, en parlant ainsi, s'était levé et s'était rapproché de Henri ; il avait la main sur la fraise qui tombait sur le justaucorps chamois du jeune homme ; mais le piège était trop grossier pour Henri. L'ambition, l'intrigue étaient étrangères à son cœur, et M. de Saint-Pons lui parlait un langage qu'il ne comprenait pas, lui annonçait un crédit dont il n'aurait pas voulu s'il en avait senti les avantages ; cependant les paroles flatteuses qu'on lui adressait lui firent comprendre qu'il pouvait demander

à M. de Saint-Pons la seule chose qu'il désirât, c'était de retarder son départ de quelques heures, c'était de voir Alice encore une fois; il répugnait néanmoins à livrer ainsi le secret de son amour, et ne concevait pas ce qui, tout d'un coup, avait rendu ainsi M. de Saint-Pons si sévère et si soigneux d'éloigner sa fille de lui. Un incident changea le cours de ses idées et lui fit adopter le dessein de s'en remettre à lui seul pour revoir Alice. M. de Saint-Pons prit une aumônière de velours qui était sur un des coins de la table d'érable, et il la lui remit.

— Tenez, Henri, lui dit-il, voici de l'or; on suppose qu'un page en a toujours besoin, et M. de Louvois m'a apporté cette aumônière de la part du roi; vous voyez qu'on a songé à tout :

il paraît que tous les mois vous aurez pareille somme.

Henri reçut l'aumônière, et il s'inclina.

— Maintenant, continua M. de Saint-Pons, retirez-vous, et demain, avant le jour, vous monterez à cheval suivi de Georges.

M. de Saint-Pons l'embrassa, lui renouvela ses conseils, et ajouta une chose qui fit palpiter le cœur d'Henri.

— Revenez souvent ici, lui dit-il, vous le pourrez facilement ; quoi qu'en ait dit Georges, la cour n'ira pas à Fontainebleau.

Henri cacha l'aumônière dans son sein, et le cœur gros de larmes, il quitta M. de Saint-Pons ; il passa devant la porte d'Alice et se dirigea vers son appartement, où il trouva Geor-

ges qui fourbissait la petite épée qu'il avait été chercher quelques momens auparavant. Le jeune homme jeta la bourse de velours sur la table, et il se promenait à grands pas dans l'appartement.

— Ah! dit Georges en examinant la bourse avec la familiarité d'un vieux domestique, de l'or! peste! voilà des pistoles qui nous seront bien nécessaires.... Oh! que cette aumônière est pesante! et c'est M. de Saint-Pons qui vous a donné tout cet or? je ne croyais pas que le vieux reître eût autant de pièces jaunes dans son escarcelle.

— Cet or vient du roi, dit Henri.

— A la bonne heure, c'est de l'argent de meilleur aloi que celui de M. de Saint-Pons. Mais mon jeune maître, il commence à être tard, l'huile de la lampe est à moitié con-

sumée ; je vous conseille de vous coucher ; car demain matin avant le jour, il faut que nous quitions cet hôtel pour arriver à Versailles avant le lever du roi. Or, vous saurez que le roi se lève tous les matins à huit heures, il dit l'office du Saint-Esprit, et les entrées commencent ; peut-être qu'il sera bien aise de vous voir dans ce moment-là.

En parlant ainsi, Georges s'était emparé de l'aumônière, et il s'apprêtait à serrer l'or dans un petit coffre d'ébène, lorsque Henri s'avança, et plongeant la main dans le sac vert, il en retira une poignée de pièces d'or qu'il cacha dans sa ceinture. Georges le regardait avec étonnement, et il lui dit enfin :

— Ah ! j'entends, avant de partir, le sire Henri veut se conduire en gen-

til damoisel, et cet or est pour les domestiques de M. de Saint-Pons.

— Non, Georges, répondit Henri, non, vous vous chargerez vous-même de ces libéralités.

Et cependant il se couvrait d'un de ces manteaux qui ne descendent que jusqu'aux genoux, et qui garantissent de la pluie et de l'humidité sans gêner la marche; il ceignait sa petite épée de chasse et il posait sur sa tête son chapeau de feutre gris.

— Beau sire, dit Georges en l'examinant avec attention et sans oser exprimer toute sa curiosité, je pense que c'est la dernière fois que vous mettez ce feutre gris; j'ai ouï dire que Louis XIV ne les aime qu'au général des Prémontrés.

Et, comme en parlant il prenait de la hardiesse, il ajouta :

— Mais, pourquoi ce manteau, s'il vous plaît? pourquoi cette épée? voulez-vous partir à l'heure qu'il est? et craignez-vous que demain nous n'arrivions pas assez tôt?

— Je vais sortir, dit Henri, je serai absent une heure, peut-être deux; attendez-moi.

— Comment? sortir, et sortir sans moi à l'heure qu'il est! et où allez-vous, beau sire?

A cette question, Henri fit un geste d'impatience, et Georges baissa les yeux, comme un homme qui comprend qu'il est allé trop loin; mais il n'en pressa pas moins le jeune homme de lui permettre de l'accompagner. Henri fut inflexible; il déclara qu'il voulait être seul, qu'il lui défendait de le suivre, et que, quelque attachement qu'il eût pour son vieux serviteur, il

saurait l'éloigner si sa présence devenait trop importune. Georges n'osant résister, précéda Henri jusqu'à la porte de l'hôtel qu'il lui ouvrit, et quand ils furent dans la cour, il se mit à appeler.

— Hé! holà! hé! Médor, ici, ici, mon chien.

Médor accourut et fut placer sa tête entre les mains d'Henri qui sourit en voyant le compagnon que lui donnait Georges. Il fit un signe de tête qui indiqua qu'il consentait à ce que Médor le suivît, et se précipita hors de la cour de l'hôtel.

— Où va-t-il? se dit le vieux domestique. Il a pris de l'or, il a placé son épée à son côté, où peut-il aller? Bath! il va voir quelque jeune fille; il a trompé ma vieille expérience; il a quelque amour que je ne connais

pas.... Mais Alice qu'il paraît aimer tant? Eh bien! ne peut-on pas aimer deux femmes à la fois? il me semble que Henri IV.....

Il entrebailla seulement la porte pour faciliter le retour de Henri, et en traversant la cour, il chantait le vieux refrain qui lui rappelait la circonstance où il se trouvait :

Ce damné comte de Moret
Ne fit jamais rien qu'en secret.

CHAPITRE IV.

LA VOISIN.

Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes ,
Une Thessalienne a composé des charmes.

IL était nuit; l'humidité du soir avait mouillé l'herbe qui croissait entre les arbres , et Henri marchait pensif et encore irrésolu ; il allait faire une démarche qui lui répugnait, et quoiqu'il se promît d'être prudent et circonspect, il sentait bien qu'il allait livrer une partie de son secret; mais l'égoïsme

de M. de Saint-Pons venait de se révéler à lui d'une manière frappante, et il comprenait que sa sévérité inaccoutumée, que la manière dont il venait de le séparer subitement d'Alice, cachait quelque dessein secret, quelque projet qui n'était pas favorable à son amour; enfin Alice avait disparu comme une vision. Il était condamné à ne plus la voir, et il voulait lui dire un dernier adieu. Les jeunes gens sont légers et inconsiderés pour les choses ordinaires de la vie; mais, quand ils sont passionnés, ils calculent, ils réfléchissent, et leur prudence prématurée sait mettre en défaut les précautions les plus vigilantes. Henri, qui n'avait pas voulu s'exposer à demander à M. de Saint-Pons de revoir sa fille, allait se ménager les moyens de l'entretenir seule, sans témoins, et de

jouir encore une fois de ces momens heureux qu'il ne comptait pas la veille, et dont la seule visite de M. de Louvois lui avait révélé toute la douceur.

Il marchait doucement, et se dirigeait vers le cabaret de Guillaume; Médor son chien, tantôt se tenait derrière, tantôt le devançait, et, de tems en tems, il s'arrêtait devant lui, et le regardait avec un air intelligent, comme s'il avait voulu lui demander le but de cette promenade nocturne. Henri suivait un petit chemin frayé à peine, et il allait atteindre le cabaret, quand Médor s'arrêta tout-à-fait, et se mit à aboyer avec violence.

— Qui va là ? dit une voix rude que Henri reconnut aussitôt, qui va là ?

— Guillaume, répondit Henri,

Guillaume , c'est moi , avancez donc , n'ayez pas peur , ne reconnaissez-vous pas Médor ?

— Ah ! dit Guillaume , c'est vous , M. Henri ; non , vraiment , je ne vous reconnaissais pas ; mais , aussi , qui aurait pensé que vous seriez dans les environs de la *Pomme-du-Pin* à l'heure qu'il est ?

Guillaume s'avança vers Henri , malgré les grognemens sourds de Médor ; il avait la tête couverte d'un bonnet de loutre qui cachait jusqu'à ses sourcils ; il était enveloppé dans un manteau , et une de ses mains tenait un long pistolet. A vingt pas de lui était son cabaret , dont il regardait la porte avec le seul œil qui lui restât , et en abordant le jeune page , il parut fort contrarié de le trouver là.

— Est - ce que vous veniez à la

Pomme-du-Pin? lui demanda-t-il.

— Oui, Guillaume, j'y venais.

— M. de Saint-Pons me fait-il appeler? a-t-on besoin de moi à l'hôtel du vieux gentilhomme?

— Nullement, Guillaume, répondit Henri avec un peu de hauteur; vous devez savoir que je n'ai porté les messages de personne jusqu'à présent; je viens de moi-même, et pour mes affaires.

— Pardon, sire Henri, dit Guillaume en ôtant son bonnet, et en replaçant son pistolet dans sa ceinture; pardon; mais vous ne devez pas être étonné de ma surprise; depuis que vous habitez l'hôtel, voilà la première fois que vous venez chez nous à cette heure.

— Je viens voir Marguerite, dit Henri.

— Ah ! Margot ? reprit Guillaume avec un ricanement particulier , auquel cependant il ne se mêlait point de jalousie ; elle est avec une femme de ses amies ; mais venez , venez , puisqu'il faut que vous lui parliez.

En parlant ainsi , il regardait curieusement Henri , comme quelqu'un qui n'aurait pas été fâché que l'entrevue se remît. Henri comprit son intention ; mais il se mit à marcher vers le cabaret.

— Ne pourriez - vous pas revenir demain , demanda Guillaume ?

— Non , dit Henri , il faut que je la voie ce soir.

— C'est que , continua le vieux frondeur en se grattant la tête , c'est que vous trouverez du monde à la *Pomme-du-Pin*.

— Bath ! dit Henri , si dans la

Pomme-du-Pin il n'y a pas un petit coin reculé où je puisse dire un mot à Marguerite, je la prierai de sortir un moment, et de faire avec moi une promenade de cinq minutes sous ces bouleaux que vous voyez là-bas : cinq minutes, il ne me faut pas davantage, et même, Guillaume, vous pourrez ne pas nous perdre de vue; pourvu que vous ne nous entendiez pas, je suis content.

— Fi donc! dit Guillaume, vous voir! est-ce que vous me prenez pour un jaloux? non, non, je n'ai pas cette maladie-là, dieu merci; au fait, vous avez raison, vous partez demain matin, et si vous avez affaire à Marguerite, ça ne peut pas se remettre; je vais vous conduire dans sa chambre, mais je vous préviens que vous trou-

verez dans la salle des gens qui vous regarderont de travers.

Henri regarda Guillaume avec un sourire dédaigneux.

— C'est ça, mon brave, vous avez du courage; ce sont des gens de mauvaise mine, mais de bons garçons.

Ils arrivèrent à la porte du cabaret, et avant d'entrer, on pouvait entendre le choc des verres et le bruit que faisaient les convives. Guillaume ouvrit, et Henri vit une vingtaine de personnes en pourpoints sales, et dont les figures enluminées prouvaient que, depuis long-tems, ils faisaient usage des brocs de vin qui étaient devant eux; leur conversation était montée sur un ton fort élevé, et le cabaret retentissait de leurs juremens. Dès que Guillaume entra, tous les yeux se fixèrent sur lui, et quelques-uns se levèrent.

en lui demandant avec curiosité ce qu'il y avait de nouveau.

— Rien , rien , répondit Guillaume.

— Cependant l'heure approche , dit un des plus déterminés de la bande ; nous savons qu'il ne peut pas tarder à revenir ; il est attendu rue du Pas-de-la-Mule , et il n'est pas homme à manquer ainsi un souper chez mademoiselle de l'Enclos.

— Chut ! chut ! te tairas-tu , maudit bavard ! reprit rudement Guillaume.

— Je vois ce que c'est , dit celui qui venait de parler ; il y a un arrangement ; tu l'as prévenu , et pour quelques pistoles , il a obtenu de passer tranquillement ; j'ai entendu aboyer un chien , et je suis persuadé que le carrosse est loin.

— Mais quel est ce jeune gentilhomme? dit un second.

A ces mots tous les yeux se portèrent sur Henri, toutes les mains saisirent des armes, et le jeune homme s'accula contre la muraille, et tira son épée, tandis que Médor, qui s'était glissé dans le cabaret, se rangea auprès de Henri, hérissa son poil, allongea ses griffes, et fit retentir la *Pomme-du-Pin* de ses aboiemens.

— Holà! mes gentilhommes, s'écria Guillaume, holà! que signifie ceci? ne suis-je pas maître chez moi, s'il vous plaît, et ne puis-je y amener qui bon me semble? Ce jeune homme n'est pas un gibier qui vous regarde; remettez ces dagues dans le fourreau, et continuez à boire.

— Il a raison, dit le plus âgé de la troupe, chacun ses affaires; ne voyez-

vous pas que ce damoiseau ne vient pas pour nous? Je parie que c'est à Marguerite qu'il en veut.

— Précisément, dit l'imperturbable Guillaume.

Un jeune homme se réveilla au nom de Marguerite; il se leva subitement, et regarda Henri avec des yeux étincellans.

— Chut! du silence, lui dit son voisin, en le forçant à se rasseoir; doucement, Nicolas, ce n'est pas ce que tu penses, et d'ailleurs, tu sais bien que Marguerite n'est pas seule.

Guillaume mit une lampe de fer dans la main de Henri, et lui montrant un escalier délabré :

— Montez, lui dit-il, vous ne pouvez pas vous tromper, il n'y a qu'une porte.

Henri traversa lentement la salle en regardant ses adversaires, comme

s'il avait voulu les braver, et il se dirigea vers l'escalier, accompagné de Médor, dont la tête venait toucher aux retroussis de ses bottes.

Il monta une vingtaine de marches à demi-brisées, et il s'arrêta devant une porte vermoulue, dont les ais mal joints laissaient voir la lumière qui éclairait la chambre de Marguerite.

— Et tout ce que vous me dites là est vrai? disait Marguerite.

— Oui, ma mie, reprit une voix rauque et sourde, mais qui cependant appartenait à une femme; vrai, comme le Pater que je vous ai fait réciter tout à l'heure.

— Ce pauvre Nicolas finira mal?

— Oui.

— Et bientôt?

— Sans doute.

— Et je serai veuve dans trois ans ? dit encore Marguerite avec une voix étouffée.

— Vous l'avez vu vous-même.

Ces demandes et ces réponses étaient échangées rapidement, et Henri les entendit malgré lui ; il frappa à la porte.

— Mon dieu ! dit Marguerite effrayée, c'est peut-être Guillaume.

— Non, dit la femme qui était avec elle, tranquillisez-vous, ce n'est pas votre mari.

— Alors, dit la jeune maîtresse de la *Pomme-du-Pin*, alors c'est lui.

— Non, dit sa compagne, c'est un étranger, j'entends le grognement de son chien.

Marguerite poussa le verrou de bois qui fermait la porte, et elle vit avec étonnement Henri. Une légère rou-

geur colora les joues et le front de la jeune femme, qui venait de pâlir aux menaces de sa compagne; ses cheveux blonds s'échappaient en désordre de sa cornette d'une couleur foncée, et elle se détourna un peu pour offrir à Henri un siège de bois; elle semblait honteuse de la société dans laquelle il la trouvait.

— Ah! c'est vous, M. Henri? dit-elle.

La personne qui était avec Marguerite était une femme qui pouvait avoir environ trente-six ans, et dont la figure était remarquable par un caractère singulier de finesse et de méchanceté; ses grands yeux noirs avaient presque toujours une fixité fatigante: on aurait dit qu'elle voulait lire jusque dans les replis les plus cachés du cœur, ou exercer une espèce de fascination.

Elle était mise d'une façon particulière, et qui était éloignée de la mode du tems; ses cheveux sans poudre étaient noirs comme du jais; l'habitude des liqueurs fortes avait coupé son teint. Elle était assise devant une table qu'éclairait une lampe de terre, et sur laquelle étaient des verres remplis inégalement de liqueurs de couleurs différentes. Marguerite la regardait avec une espèce de terreur; et tandis que Médor fut tourner autour d'elle, Henri en détourna les yeux avec une espèce de dégoût, et ce mouvement n'échappa pas à cette femme qui était la fameuse devineresse la Voisin.

La Voisin était déjà célèbre à Paris; elle prédisait l'avenir, elle promettait le veuvage aux jeunes femmes qui avaient de vieux maris, elle faisait

retrouver les trésors perdus et procurait de jeunes maîtresses aux vieux seigneurs; sa réputation s'était rapidement étendue, et dans la cour corrompue de Louis XIV, plus d'une grande dame avait eu recours à elle pour satisfaire ses penchans secrets. Habile à préparer des rendez-vous, impénétrable, elle avait encore pour auxiliaires, le fer des coupe-jarrets qui, dans ce moment même, étaient réunis chez Guillaume, et le poison, qu'elle préparait avec une habileté inconnue jusqu'alors; ses victimes périssaient lentement, elles abandonnaient peu à peu la vie et expiraient enfin avec tous les symptômes qui accompagnent une mort naturelle. Locuste moderne, elle finit par expier ses forfaits, et mourut dans les flammes du bûcher, ivre d'une

orgie qu'elle continua jusqu'au moment où elle fut livrée aux mains du bourreau. Au moment dont nous parlons, elle n'avait pas encore attiré les regards de la police, et elle se vantait insolemment des rapports qu'elle avait à la cour et parmi les grands seigneurs : c'était le chevalier de Lorraine qui lui avait écrit de Rome, ou bien M. de Luxembourg qui l'avait fait appeler. Elle connaissait les amours secrets, elle avait la clé des vœux adultères et des désirs homicides ; habile à s'emparer de l'imagination de ceux qu'elle voyait, elle employait avec adresse un langage inspiré, et elle usait avec eux de toutes ces formes mystiques qui effraient les vieilles femmes, et qui, dans un siècle où l'on était encore généralement peu éclairé, jetaient une terreur vague

dans le cœur des jeunes gens et des jeunes filles.

— Ah ! jeune homme, dit-elle à Henri en le voyant entrer, je vous attendais.

Et elle se mit à examiner avec attention la figure régulière et mélancolique de Henri.

— Quel dommage ! dit-elle en s'adressant à Marguerite ; si on voulait, ce jeune homme serait si heureux ! mais on l'enlève à son bonheur, on va le transporter à la cour, il suivra le Roi quand il ira à Notre-Dame, ou bien il marchera à sa suite dans la forêt de Saint-Germain ou de Fontainebleau, pour courir le cerf et le sanglier ; tandis qu'à l'hôtel Saint-Pons, il y a un autre gibier qu'il préfère bien davantage.

Henri tressaillit , et la Voisin vit qu'elle avait frappé juste.

— Comment! dit Marguerite, vous savez qui il est? vous savez où il demeure?

— Sans doute, reprit la Voisin, sans doute. Approchez, jeune homme, donnez-moi votre main.

Henri hésitait; il sentait un dégoût mortel pour cette femme, et il lui répugnait de mettre sa main dans les siennes. Mais Marguerite s'approcha de lui; elle lui prit sa main, elle lui dit que la Voisin lui avait découvert de cette manière ce qui lui arriverait, et qu'il fallait faire comme elle et entendre sa bonne aventure. La Voisin prit la main de Henri, et Marguerite, penchée sur l'épaule du jeune homme, regardait de tous ses

yeux et se préparait à ne pas perdre une parole de la devineresse.

— Dieu! dit la Voisin, comme la ligne qui marque la durée de votre vie est courte! et cependant elle se perd au milieu d'autres lignes, de manière qu'on ne voit pas le moment de votre mort ni la manière dont vous mourrez.

— O ciel! s'écria Marguerite, il mourra bientôt?

— Je ne dis pas cela, dit la Voisin en regardant fixement Henri; mais s'il vit, il sera frappé d'un coup si cruel et si sensible, qu'il préférera la mort à la vie qu'il mènera.

— Dites-moi donc s'il est amoureux? demanda Marguerite avec toute l'inconséquence d'une jeune femme.

La Voisin leva ses deux grands yeux noirs sur Henri, et lui dit :

— Le signe qui marque vos amours, cette ligne que vous voyez là, est encore plus courte que l'autre, jeune homme. O ciel! c'est une histoire où il y aura des pleurs et du sang.

Comme la Voisin parlait ainsi, Médor, qui s'était couché près de l'escabelle de Henri, fit entendre ce grognement sourd et plaintif dont les chiens troublent quelquefois le silence de la nuit, et que le peuple regarde comme le présage certain d'un malheur. Marguerite, épouvantée, fit un pas pour s'éloigner de Henri; le jeune homme retira sa main avec violence, et la Voisin, profitant habilement du hasard qui la secondait si bien, leur dit à tous deux :

— Vous voyez, ce n'est pas moi qui règle les choses ; elles sont écrites.

Au même moment, une voix partit de la salle et appela la Voisin ; les convives de Guillaume quittaient la *Pomme-du-Pin*.

— Allons, la fille du diable, dit cette voix, allons, partons ; la lune vient de se lever, elle brille à travers les arbres ; il n'y a plus rien à faire ce soir.

La Voisin se leva majestueusement, et elle sortit de la chambre de Marguerite sans ajouter un mot, et comme une divinité infernale qui se retire après avoir obéi à l'évocation qui l'a forcée de paraître. Médor cessa peu à peu ses grognemens, et Marguerite, toute tremblante, se trouva seule avec Henri qui, les yeux baissés, avait l'air

de regarder attentivement les inégalités du carreau.

— Eh bien ! M. Henri, vous avez entendu ? dit Marguerite. Et votre chien qui a semblé parler comme elle ?

— Qui est cette femme ? dit Henri ; elle m'a épouvanté.

— Mais, mon Dieu, reprit Marguerite, vous avez donc une maîtresse ? Ah ! je sais, c'est la jeune.....

— Non, non, répondit avec vivacité Henri, je n'ai pas de maîtresse ; mais, vous le savez, j'ai une sœur, Alice, avec qui j'ai été élevé, et que j'aime, et dont je vais me séparer.

— Mais ce n'est pas Alice, au moins, dont la vie est si courte, et qui doit mourir d'une façon sanglante ?.....

— Non, non, reprit Henri, ce n'est pas elle ; elle vivra long-tems, elle sera heureuse ; et que Dieu con-

fonde cette misérable femme qui a prononcé des paroles si funestes.

Ici Médor fit entendre de nouveau un hurlement sourd , et Henri , impatienté , lui donna quelques coups d'une houssine qu'il avait à la main.

—Écoutez , dit-il après un moment de silence ; écoutez , je vais à la cour, et j'y vais demain ; encore quelques heures et j'aurai quitté l'hôtel où j'ai été élevé , M. de Saint-Pons , Alice , et tous ceux au milieu desquels je vivais ; je ne conserverai que le vieux Georges qui ne me quittera pas.

— Vous partez demain ? dit Marguerite en regardant Henri avec tristesse.

— Oui , avant que le jour soit levé ; tout le monde dormira encore que je serai à cheval sur la route de Versailles ; j'ai fait mes adieux à Alice ,

et cependant je veux la voir encore.

— Ah ! dit Marguerite.

— Il faut, Marguerite, que demain matin vous alliez à l'hôtel, que vous voyiez Alice ; vous lui direz que, dans le bois de frênes qui est à trois cents pas d'ici, elle me trouvera ; Henri, son frère, veut la voir encore ; vous m'entendez, Marguerite, vous ferez ce que je vous demande et vous n'en parlerez à personne, pas même à ce jeune homme que j'ai vu dans la salle, et qui s'est levé avec tant d'impétuosité quand il a appris que je venais vous parler.

— Ah ! Nicolas, dit la jeune femme en rougissant ; le pauvre garçon ! ajouta-t-elle, si vous saviez quelle mauvaise fortune lui est réservée !.... mais soyez tranquille, personne n'en saura rien.

Henri mit la main dans sa ceinture et il en tira quelques pièces d'or qu'il remit à Marguerite.

— Adieu , dit-il , à demain.

Marguerite laissa l'or sur la table vermoulue où étaient encore les préparations magiques de la Voisin , et Henri descendit l'escalier tournant et délabré qui conduisait à la salle : elle était déserte , ses hôtes bruyans l'avaient abandonnée , et Guillaume dormait seul sur un banc. Le jeune homme traversa rapidement cette pièce , et il se hâta de sortir de la *Pomme-du-Pin*. L'air de la nuit rafraîchit son sang et le fit circuler avec plus de rapidité ; il marchait avec vitesse , en pensant aux singulières prédictions dont la Voisin l'avait accablé.

— Comment cette femme me connaît-elle ? se disait-il ; que signifient

les lignes de ma main qu'elle explique et qui menacent ? -et pourquoi veut-elle lire plus avant que moi-même au fond de mon cœur ? Enfin , pourquoi Médor a-t-il mêlé des hurlemens sinistres à cette scène imprévue ?

Il s'avançait vers l'hôtel Saint-Pons en faisant mille projets qui tenaient autant à son extrême jeunesse qu'à l'amour qu'il avait pour Alice : il verrait le roi et il lui demanderait une seule grâce , celle de retourner auprès de M. de Saint-Pons , et de vivre auprès d'Alice comme il avait vécu jusqu'à ce jour ; car l'idée d'avoir Alice auprès de lui à Versailles et à la cour, ne se présentait pas même à son esprit : ce lieu qu'il ne connaissait pas , il se le figurait cependant à peu près tel qu'il était , plein de trouble , de confusion , habité par des gens pas-

sionnés ; et une jalousie innée l'avertissait d'en éloigner Alice.

Il arriva bientôt auprès des murailles grisâtres de l'hôtel ; il poussa la porte qui céda à ses premiers efforts , et il monta dans son appartement où il trouva Georges endormi dans un grand fauteuil. Au premier bruit que fit Henri, le vieux domestique se réveilla.

— Ah ! sire Henri, vous voilà , dit Georges en se levant respectueusement, je croyais que vous ne rentreriez pas et que demain il me faudrait dire à M. de Saint-Pons que le page de Sa Majesté est parti pour la Terre-Sainte.... Je parie que vous venez de Paris ?

Henri ne répondit rien à ces questions ; mais il se jeta tout habillé sur son lit, et il ordonna à Georges de se retirer.

— C'est une chose bien cruelle , se dit le vieux domestique en sortant , qu'un chien , que Médor soit plus avant que moi dans la confiance de mon maître.

CHAPITRE V.

L'AVEU.

Je t'aime , jeune ami de ma première enfance.
A. CH.

A peine si le jour commençait à luire quand le vigilant Georges entra dans la chambre de Henri, et qu'il ouvrit la vaste fenêtre qui se terminait en ogive.

—Allons, beau sire, il faut partir; les chevaux sont sellés, et ils n'attendent plus que leurs cavaliers.

Henri s'habilla promptement, et il descendit dans la cour.

— Bon , dit Georges en lui-même , il est aussi pressé que moi.

Ils montèrent silencieusement à cheval , et un jeune palefrenier , qui couchait dans l'écurie , leur ouvrit la porte et la referma sur eux. En sortant de l'hôtel , le cheval de Henri s'abattit.

— Allons , dit le jeune homme , voilà un présage ; si Marguerite me voyait , elle se rappellerait les prédictions d'hier au soir.

— Il me semble , disait Georges , que M. de Saint-Pons aurait pu venir vous dire adieu et vous tenir l'étrier ; mais , patience , il viendra assez tôt nous faire la cour , et alors nous serons fiers à notre tour.

Henri se retourna sur sa selle , et jeta encore un coup d'œil sur la demeure qu'il abandonnait ; il vit la petite fenêtre d'où Alice l'avait si sou-

vent appelé, mais elle était fermée ; et le rideau de pourpre, qu'on apercevait à travers la vitre, indiquait que la jeune fille dormait encore, ou, ce qui parut plus probable à Henri, que d'après les ordres de M. de Saint-Pons, on la retenait loin de lui.

— Depuis hier tout est changé, se dit-il, tout ; et nous verrons si Alice est comme les autres.

Il poussa son cheval en avant, et ils s'acheminèrent vers Sèvres, où Georges avait décidé qu'on s'arrêterait pour faire rafraîchir les chevaux et pour que Henri fit un léger repas. Ils marchaient sur une route assez mal entretenue, et qui n'était remarquable que par les beaux arbres qui s'élevaient à droite et à gauche : cette route était déserte ; seulement quelques compagnies d'ouvriers, qu'escor-

taient des sergens-d'armes et des escouades de soldats, la traversaient lentement : c'étaient des hommes de corvée, des vilains qu'on avait arrachés à leurs travaux et à leurs familles pour aller bâtir les merveilles de Versailles ; tout d'un coup Henri arrêta son cheval, et s'adressant à Georges, il lui dit :

— Allez en avant, Georges, je vous retrouverai à Sèvres ; il faut que je m'arrête.

— Comment, vous voulez vous arrêter ? mais je vous ai dit que le roi se levait à huit heures, et si nous perdons seulement une minute nous arriverons trop tard.

— C'est une folie, Georges, que de croire que le roi m'attend pour se lever, répondit Henri que son bon sens

naturel guidait plus sûrement que la vanité du vieux Georges ; en arrivant à Versailles je ne serai pas tout de suite présenté au roi ; je dois, au contraire, aller chez M. de Louvois, et il est possible que je me morfonde longtemps dans l'antichambre du ministre.

— Mais je réponds de vous, dit Georges, et.....

— Faites ce que je vous dis, reprit sévèrement Henri, où je retourne chez M. de Saint-Pons, et je lui déclare qu'il peut vous garder à son service, parce que je pars seul ; je trouverai des serviteurs à l'hôtel des pages, et pour ce qui est d'un Mentor, j'ai ouï dire que j'aurai un gouverneur assez sévère pour m'en servir.

Georges obéit en murmurant, et Henri, enfonçant ses deux éperons

dans les flancs de son cheval, reprit au galop le chemin qu'il venait de parcourir.

Cependant Marguerite s'était glissée à l'hôtel et elle avait pénétré sans obstacle jusqu'à l'appartement d'Alice; la jeune fille était assise sur le pied du lit qu'elle venait de quitter; sa tête était baissée et ses longs cheveux noirs couvraient son front; elle regarda tristement Marguerite, et quelques pleurs roulèrent dans ses yeux.

— Alice, dit Marguerite qui l'avait vue enfant et qui avait conservé l'habitude de l'appeler ainsi, Alice, est-ce que vous pleurez?

— Non, répondit Alice les yeux mouillés de larmes.

— Je vois ce que c'est, dit Marguerite, c'est le galop d'un cheval qui

vous a réveillée ce matin, et cela vous a rendue triste et pensive ; mais, dites-moi, ne voudriez-vous pas venir avec moi sous ces beaux frênes où vous vous promeniez si souvent avec votre frère que le roi a fait appeler à sa cour ?

— Avec Henri ? dit Alice en relevant la tête ; non, Marguerite.

— Nous y cueillerions de belles fleurs, continua la jeune femme, et peut-être y trouverions-nous quelqu'un que vous regrettez.

— Comment ? reprit Alice en quittant la couche où elle était assise.

— Eh ! oui, dit Marguerite, pensez-vous que le beau sire ait voulu partir sans vous dire adieu ?

Marguerite prit la main d'Alice qui la suivit sans résistance ; elles sortirent de l'hôtel, elles suivirent la

grande avenue qui menait aux frênes, et le cœur d'Alice battait violemment et son sein se soulevait à bonds inégaux; Marguerite regardait cette agitation en souriant :

— C'est de l'amour, se disait-elle, ah! grand Dieu! que nous sommes malheureuses!

Elle se rappelait toutes les circonstances de la soirée de la veille, toutes les prédictions de la Voisin, et elle ralentissait machinalement son pas; sa figure gaie prenait une teinte de tristesse et de mélancolie : elles arrivèrent aux frênes et s'assirent au pied d'un arbre; autour d'elles, la terre était couverte de fleurs qui croissaient parmi les herbes; la marguerite aux feuilles blanches et au bouton d'or, le coquelicot éclatant, le bluet

délicat et la violette que trahit son parfum , semblaient attendre leurs mains pour être cueillies. Alice jetait partout des regards attentifs , il lui semblait qu'Henri était caché derrière chaque arbre et elle se penchait à droite et à gauche pour n'être pas surprise par le jeune homme.

— Il n'est pas là , dit-elle ; ah ! voici Médor.

Mais Médor venait de l'hôtel où Henri l'avait laissé , il s'approcha d'Alice et vint la caresser et se coucher à ses pieds. Marguerite , cependant , avait cueilli quelques-unes de ces fleurs qui portent son nom et auxquelles les jeunes filles ont attaché un augure gracieux d'amour et d'espérance ; l'augure est souvent menteur , et la fleur paie de sa vie une vaine

curiosité, ses feuilles sont dispersées et sa tige languit et se dessèche avant le tems.

— Tenez, Alice, dit la jeune femme, prenez cette fleur et faites comme moi, en pensant à celui que vous aimez; on dit que cela ne ment jamais, et qu'on apprend ainsi si on est trompée, ou bien si on est aimée d'un amour véritable.

Alice, en rougissant, prit une marguerite et elle fit comme sa compagne qui effeuillait la fleur en disant :

— Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout.

Mais il se rencontrait que la fleur que tenait Alice était entièrement dépouillée quand elle arrivait au mot passionnément, tandis que la dernière feuille de Marguerite attendait pour tomber, la phrase fatale : pas du tout.

— Ah ! dit Alice en souriant, vous le voyez, il m'aime, tandis que vous...

— Ah ! il m'aime aussi, répondit Marguerite rouge de colère.

En ce moment, on entendit le galop d'un cheval.

— Voici Henri, dit Alice.

Elle se leva et fut au-devant de Henri dont le cheval était blanc d'écume et ruisselait de sueur; lui-même était pâle et agité.

— Alice, Alice, dit-il, je vous revois enfin.

— Oui, Henri, dit Alice, qui, en rougissant, se jeta dans ses bras.

— Et ton père, et M. de Saint-Pons, qui me fait partir sans te voir.

Ils s'éloignèrent un peu, Marguerite tantôt flattait de sa main le cheval, tantôt cueillait les fleurs qui étaient sous ses pas.

— Oh! Henri, vous allez partir, ou plutôt vous êtes parti déjà. Vous allez à la cour; là vous verrez le roi et toutes les belles dames qui sont toujours auprès de lui, dit-on, comme autant de papillons brillans qui tournent autour d'une lumière éclatante, et vous ne songerez plus à moi, Henri.

— O mon Alice, que dites-vous? que dis-tu ma soeur? ah! si tu savais combien j'étais heureux hier et combien j'éprouve d'ennuis aujourd'hui. Pourquoi ne me laisse-t-on pas auprès de toi? Mais, mon Alice, je reviendrai, un matin que tu n'y songeras pas; je te surprendrai, et quand tu sortiras de ta chambre, je serai la première personne que tu trouveras sur tes pas.

— Oui, dit Alice avec quelques

larmes dans les yeux , tu reviendras , d'abord souvent ; puis , plus rarement ; ensuite , pas du tout.

Henri la prit dans ses bras , il approcha sa tête de celle d'Alice ; la chevelure d'un blond foncé du jeune homme , se mêlait aux boucles noires des cheveux d'Alice ; leurs bouches se touchaient presque , et leurs haleïnes embaumées se confondaient.

— Et quand tu viendras , disait Alice , tu seras tout rempli des images brillantes qui vont t'entourer ; tu me parleras des perles qui ornent le cou des princesses , des diamans qui sont suspendus aux oreilles des jeunes duchesses , et tu regarderas la pauvre Alice sans la voir ; tu dédaigneras nos jeux , nos promenades solitaires... Oh ! si tu savais , Henri , Marguerite vient

de me faire connaître une fleur qui m'a appris que tu m'aimais... beaucoup.

C'était passionnément qu'elle voulait dire ; mais ce mot , inconnu à sa jeunesse, étonnait sa pudeur de vierge et elle n'osa pas le prononcer.

— Oui, dit Henri, oui, Alice, je t'aime, je t'aime pour toujours ; et pour toi, j'oublierai tout dans le monde.

Leurs deux bouches s'unirent ; Henri appliqua ses lèvres brûlantes sur celles de la jeune fille qui, faible et interdite, était à demi-renversée dans les bras de Henri. Au même moment, Médor qui avait suivi Alice et qui était à ses pieds, fit entendre le bruit sinistre et lent dont il avait, la veille encore, accompagné les dernières paroles de la Voisin ; un frisson glacé

parcourut le corps de Henri , et aux premières sensations heureuses qu'il venait d'éprouver , se mêlèrent des idées de mort et de destruction. Il aimait Alice , il venait de le lui dire ; ce secret qu'il tenait caché dans son cœur , qu'il ne s'avouait pas à lui-même , sa bouche venait de le laisser échapper , et pour la première fois il venait frapper son oreille ; ce n'était pas de l'amitié qu'il ressentait pour Alice , c'était de l'amour ; elle n'était plus sa sœur , mais son amante , et il sentait , qu'en effet sa vie était attachée à celle d'Alice , qu'un lien étroit venait de se former entre eux , et que , pour séparer leurs deux cœurs , il faudrait faire une blessure qui serait mortelle. Alors les paroles de la devineresse regardaient Alice , son sort était fixé , il était écrit dans la main du malheu-

reux ; cette ligne de vie qui s'éteignait dès sa naissance , marquait aux jours d'Alice une fin prochaine ; qui sait si ce cœur qu'il sentait battre contre le sien , ne serait pas atteint par le poignard ? si ce front ne se décolorerait pas sous la douleur ? si la fièvre ne creuserait pas ces joues et ne blanchirait pas ces lèvres de pourpre ? et pour lui , à qui on avait prédit une vie plus douloureuse que la mort , ne venait-il pas de comprendre qu'il n'y avait qu'Alice pour lui dans le monde ? Il trembla ; un mouvement convulsif agita ses lèvres ; une raie nouvelle sillonna un moment son front jeune et blanc , comme si la première peine était un premier pas vers la vieillesse ; et ses bras qui entouraient la jeune fille furent prêts à se désunir. Ce moment de douleur et d'angoisse fut

court , un regard d'Alice le rappela à l'amour et aux espérances de son âge. Quel rapport , en effet , avait avec lui une femme inconnue ? qui sait l'avenir ? comment serait-il écrit sur les lignes plus ou moins profondes , plus ou moins égales de la main ? son chien avait poussé un gémissement douloureux ; mais depuis quand les chiens sont-ils habiles à prédire ? son bonheur et celui d'Alice pouvait-il dépendre d'un aboiement ?

— Viens , Alice , dit-il en lui donnant encore un baiser qui acheva de dissiper ses alarmes , viens , regarde-moi encore et ne doute plus de moi.

Alice baissait les yeux et n'osait les relever sur Henri.

— Pourquoi Marguerite s'est-elle éloignée ? dit-elle.

— Alice , Alice , un baiser , tu m'as

donné un seul baiser et tu te le reproches.

— Non, dit Alice en se jetant de nouveau dans ses bras, non mais je tremble.

Alors Alice entr'ouvrit une guimpe d'étoffe, elle découvrit son cou d'ivoire, et elle tira de son sein une petite croix de diamans qui était passée dans un ruban de velours.

— Tiens, Henri, dit-elle, ceci est un souvenir de ma mère, je te le donne; jure-moi de ne t'en séparer jamais, et si tu veux quelque chose de moi, montre-moi ce bijou et je ne saurai te refuser.

En parlant ainsi, elle entr'ouvrait elle-même la fraise de Henri, et elle lui passait au cou la petite croix.

— Que ce soit un gage secret et

mystérieux, dit-elle en le cachant avec soin.

— Oh ! oui, Alice, un gage secret et mystérieux de notre amour, de notre amitié.

Marguerite sortit tout d'un coup d'un buisson voisin et le front d'Alice se couvrit de rougeur. Cependant elle croyait obéir à un sentiment permis ; elle ne se reprochait pas une affection qui était née pour ainsi dire avec elle et que son père avait vue croître sans s'y opposer.

— Il faut partir, dit Henri ; le vieux Georges m'attend depuis longtemps, et il est aussi tourmenté par la curiosité que par le chagrin de voir que je ne me hâte pas d'arriver à la cour et de devenir maréchal de France.

Henri prit Alice sous son bras, et ils s'approchèrent du cheval qui était

attaché à un frêne; le noble animal frémit en voyant son jeune cavalier, et Alice le flattait de la main en regardant Henri. Celui-ci baisa le front blanc de la jeune fille, il passa sa main dans les longs anneaux de sa chevelure noire, et la pressant sur son cœur :

— Adieu, Alice, dit-il, adieu....

Il y avait, dans cet adieu, de la douceur et une sorte de gaieté. Alice l'aimait; il allait à quelques lieues; il espérait la revoir dans un tems peu éloigné, embellie encore par l'absence et toujours plus douce et plus aimante.

— Adieu, répéta-t-il, tandis que la main d'Alice, après avoir parcouru sa joue, touchait à son menton.

-- Adieu, adieu.

Et il s'élança sur son cheval; l'animal fit quelques pas vers la route de

Versailles ; mais Henri voulut encore tendre une fois la main à Alice , et il ramena le cheval près d'elle ; alors la fille de M. de Saint-Pons posa son pied sur celui de Henri qui était soutenu par l'étrier , et elle s'éleva jusqu'à lui ; son front était à la hauteur de celui du jeune page ; elle le regardait avec des yeux d'amour ; elle ne tenait plus à la terre ; elle n'était soutenue que par Henri , et elle ne voyait que lui.

— O Henri ! lui dit-elle , ne bouge pas , mais rends les rênes à ton cheval , et avec ton autre pied fais-lui sentir l'éperon ; fuyons , fuyons , allons bien loin , dans le pays de ta fée , et ne nous arrêtons que là où ne nous trouverons rien qui puisse nous séparer.

— Si tu me dis ces choses-là , répondit Henri , tu m'ôtes la force de

te quitter, monte donc en croupe et partons.

— Et mon père? reprit Alice toute confuse. Elle sauta à terre avec la légèreté d'une biche, et sa main jetait des baisers, Henri la regardait toujours; cependant le cheval galopait déjà et l'éloignait d'Alice; mais il saluait de la main et il agitait son chapeau. Hélas! il venait de passer le moment le plus doux de sa vie, il venait d'être heureux sans trouble, sans remords, et les passions des hommes n'étaient pas venues se jeter entre lui et celle qu'il aimait.

Alice regardait toujours le cheval; elle ne le voyait plus qu'elle regardait encore, et que son oreille attentive écoutait le bruit de ses pas; enfin, quand elle ne vit plus rien, quand elle n'entendit plus rien, elle se baissa

lentement, cueillit une marguerite, et, effeuillant la fleur, elle répétait...

— Il m'aime..... un peu..... beaucoup... passionnément....

— Ah! lui dit la femme de Guillaume, vous aussi, Alice.

CHAPITRE VI.

M. DE LOUVOIS.

On doit distinguer deux hommes dans Louvois : c'était un ministre supérieur pour conduire une guerre ; ce qu'il fit pour faire réussir le siège de Gand est admiré de tous les militaires ; mais si on le considère comme citoyen, c'était un monstre.

(DUCLOS.)

LE jour même où Henri avait quitté l'hôtel Saint - Pons , et bien avant l'heure où Georges fut le réveiller , dans un des pavillons du château de Versailles qu'on appelait alors le pavillon du Grand-Veneur , M. de Louvois travaillait à la lueur des flam-

beaux, ses secrétaires étaient dans une pièce voisine, et déjà l'antichambre du ministre était pleine de solliciteurs. L'or éclatait sur les lambris du cabinet de Louvois, les peintures de Mignard couvraient les murs, tout le luxe du maître entourait le serviteur; il travaillait quoique le jour ne fût pas venu, et on eût pu voir, à l'agitation de ses traits et aux rides de son front, que ses vœux n'étaient pas satisfaits.

— Allons, dit-il, encore un échec... Que suis-je donc? mon crédit tombe devant le pouvoir d'une favorite! mais patience, orgueilleuse et moqueuse Mortemart, patience, vous me paierez tous ces outrages!

Il se leva en disant ces mots, et fut vers le mur du cabinet où était suspendu un riche calendrier en ivoire, orné de miniatures relevées d'or.

—Neuf février, dit-il, jour de sainte Apolline, eh bien ! par sainte Apolline qui mourut vierge et martyre, choses dont l'une au moins ne vous arrivera jamais, dans trois mois votre règne sera passé ; vous irez en Guienne rejoindre votre mari, si cela vous convient, ou bien, comme La Vallière, vous irez édifier quelques couvens de filles, ou bien encore vous verrez le triomphe d'une rivale ; vous irez à Paris, vous quitterez Versailles, vous n'irez plus à Fontainebleau, vous ne serez plus de Marly ; et mon Dieu, n'avez-vous pas votre maison de Clagny, où vous pouvez vous retirer.... ?

— Voyons, dit-il en appuyant son front sur l'index et le pouce de sa main droite, encore un mois de caprices à subir et d'humiliations à dévorer ; après, le carême.... le P. Lachaisé

est doux et facile. Fidèle à la morale de sa compagnie, il sait prêter sa conscience à tous les besoins de son ambition, et Montespan elle-même a flétri ses complaisances d'un mot sanglant et cruel (1); mais aux approches de Pâques, le P. Lachaise est intraitable pendant quinze jours, le roi éloignera madame de Montespan.... il l'a fait l'année passée... je ferai prêcher le carême par un homme hardi et austère; on me trouvera quelque évangile, quelque parabole, quelque texte qui tombera comme un plomb dans le cœur du roi; sa passion, d'ailleurs, commence à s'user, et, après Pâques, je lui présenterai une autre beauté,

(1) Nous respectons trop nos lecteurs pour rapporter ici la manière dont madame de Montespan jouait sur le nom du P. Lachaise.

jeune comme les Flore, les Hébés que Mignard lui peint sur ses plafonds, belle comme le printemps qui va naître, fraîche comme le mois de mai où nous entrerons; et, quant à l'autre, quant à cette veuve Scarron qu'il a faite marquise, et qui se glisse partout sans bruit, comme une chatte qui attend le moment favorable; quant à madame de Maintenon, elle est gouvernante du petit duc du Maine, nous l'éloignerons, nous ferons aller le duc du Maine aux eaux.... ah! j'aurai besoin de Bontems.

Et le ministre, habile à ne négliger aucun moyen, écrivit sur le calepin qui contenait ses notes particulières :

Donner une gratification à Bontems, et placer un de ses fils auprès de moi.

— Mais avant , dit-il , tâchons de terminer la principale affaire.

Il appelle un domestique.

— Jérôme ! montez chez madame Dufresnoi , et voyez si elle est prête ; qu'elle fasse atteler ses chevaux , et que , dès que la personne que j'attends arrivera , elle parte en toute hâte. Faites venir un huissier.

Le domestique s'inclina et l'huissier ne tarda pas à paraître.

— Qui est dans mon antichambre ? demanda durement Louvois.

— Beaucoup de monde , Monseigneur , répondit l'huissier en s'inclinant assez pour que sa chaîne d'or fût frapper le parquet.

— Mais encore , dit le ministre.

— M. de Canillac , répondit l'huissier.

— Après.

— Le marquis de Sévigné.

— Le guidon ! que me veut ce jeune fou ? il est ordinairement au lit à cette heure : se serait-il brouillé cette nuit avec la Champmélé ? Que vient-il faire à Versailles ?..... Après ?

— Monseigneur d'Autun, l'abbé Roquette.

— Plat hypocrite ; mais, que me veut-il ? Il sait bien que je n'ai pas la feuille des bénéfices..... Après ?

— Un gentilhomme, qui se dit capitaine dans les armées du roi, le chevalier d'Aubigné.

— Le frère de la veuve Scarron, jamais, jamais ; il n'obtiendra jamais rien : qu'il retourne à son régiment.

Le ministre cessa un instant de parler, et l'huissier fit un pas vers lui comme un homme qui a oublié la

chose la plus essentielle , et qui vient de se la rappeler tout d'un coup.

— Ah ! dit-il.

— Eh bien ! quoi donc ? reprit le ministre avec dédain.

— Pardon, Monseigneur, j'oubliais; le frère de la marquise de Montespan, M. de Vivonne.

— M. de Vivonne ! s'écria Louvois ; mais ne croit-il donc plus au crédit de sa sœur ? et que vient-il donc faire chez moi ?

— Monseigneur, on dit autour de lui que c'est pour un neveu.....

— M. de Vivonne ici, avant le jour, venant solliciter ! allons, Louvois, on a meilleure opinion de ton crédit que tu ne penses. M. de Vivonne ! dit-il en se tournant vers l'huissier ; faites entrer.

L'huissier ouvrit les deux battans

de la porte , et , s'avancant au milieu de l'antichambre , il cria d'une voix forte :

— M. le duc de Vivonne !!

— Ah ! dit le marquis de Sévigné qui était auprès du duc , nous sommes chez M. de Louvois et vous passez le premier ; il n'en serait pas de même chez Ninon.

— Qui sait ? répondit le duc en riant ; cela dépend du moment , Marquis.

M. de Vivonne entra dans le cabinet et les portes se refermèrent sur lui. Il se présenta avec cette aisance et cette grâce qui étaient naturelles aux courtisans de ce tems , et qui lui étaient particulières , quoiqu'il fût un peu gros ; son visage plein et vermeil respirait la franchise et la gaieté ; son habit de

vénitienne noire , tout chamarré de dentelles d'argent , était coupé à la dernière mode ; sur son pourpoint de brocart flottaient les bouts d'une cravate de point de Venise ; à son épaule gauche était attachée une aiguillette superbe en ruban couleur de feu , rehaussée d'or et d'argent. Il aborda le sombre Louvois avec cet air dégagé et de bonne humeur qu'il avait avec les courtisans , et qui ne le quittait même pas devant la figure majestueuse et un peu sévère du roi. Le ministre s'inclina légèrement , et lui demanda , avec une voix qu'il lui était impossible d'adoucir , ce qui lui procurait l'honneur d'une visite si matinale.

— M. le Marquis , lui répondit Vivonne , j'ai couché à Versailles , et je dois me trouver ce matin au lever du roi.

La figure de Louvais s'obscurcit, et il mordit sa lèvre inférieure.

— Mais avant d'entrer chez Sa Majesté, continua Vivonne, j'ai voulu vous présenter mes hommages et vous demander une faveur.

Un sourire de satisfaction entr'ouvrit les lèvres du ministre. Cependant cela était dit légèrement, sans affectation, et comme quelqu'un qui est bien loin d'y mettre l'importance qu'on donne à une flatterie.

— Une faveur ! M. le Duc, dit Louvois ; j'ai peu de pouvoir, mais je serai trop heureux si je puis vous être agréable.

— Voici le fait, dit Vivonne, il m'est arrivé un parent de Lauzun.

— M. de Lauzun, interrompit Louvois, ah ! M. le Duc, impossible.

— Qui vous parle de Lauzun, dit Vi-

vonne, ce pauvre Peguilhem est à Pignerol, et il ne s'est pas échappé, je vous assure; c'est un neveu, un jeune homme qui va faire son entrée dans le monde, cela tient à tout; vous sentez que Mademoiselle le protège; il va recueillir tout l'intérêt qu'inspire naturellement le malheur de l'oncle, et je vous demande un guidon.

— Un guidon, M. le Duc ?

— Oui, dit Vivonne en jouant négligemment avec le nœud de son épée et en caressant de l'autre main sa cravate de point de Venise, oui, un guidon dans les chevau-légers, ou dans les gendarmes, peu importe; tenez, celui du marquis de Sévigné, qui est dans votre antichambre, par exemple, et vous donneriez au marquis un régiment.

— M. le Duc, impossible, dit Lou-

vois avec un sérieux glacial, impossible, cela passe mon pouvoir; guidon! guidon! un jeune homme qui n'a pas été cadet; et l'ordre du tableau!

— L'ordre du tableau, dit Vivonne, oui, voilà ce qui désole tous nos jeunes officiers; il faut tuer tous ses camarades pour avancer; l'armée vous doit cela, M. le Marquis, et tous les jeunes gentilshommes vous en veulent, je vous en préviens.

— Vous savez, M. le Duc, répondit Louvois, que le service de Sa Majesté m'a obligé à cette mesure, et...

— Vous avez peut-être raison, dit Vivonne en souriant et en posant sa main sur le parement brodé de l'habit du ministre; mais revenons à ma demande.

— Je ne vois pas le moyen...., répondit le ministre, incertain entre

l'ennui d'obliger un homme qu'il n'aimait pas et le danger de se faire un ennemi.

— Eh bien ! dit Vivonne avec négligence, n'en parlons plus : je le demanderai au roi.

Louvois devint rouge de colère ; il était forcé dans ses derniers retranchemens. Honteux de la maladresse qu'il venait de commettre, il se contenta ; et, tandis que sa haine contre toute la famille Mortemart s'accumulait dans son cœur, et qu'il cherchait les moyens de perdre le frère avec la sœur, il regarda Vivonne avec tranquillité et lui dit sans émotion :

— Mais, M. le Duc, vous ne m'aviez pas dit que vous y teniez autant ; je n'ai pas regardé cette demande comme une chose personnelle.....

— Très - personnelle, dit Vivonne

en l'interrompant, très-personnelle , je vous assure ; et comme je sais, M. de Louvois , que rien ne vous est impossible , j'étais étonné de votre refus.

Louvois , embarrassé , se disculpa comme il put ; il dit qu'il avait moins de pouvoir qu'on ne lui en supposait, et que la place dont il pouvait disposer était tellement courue, qu'il avait plus de vingt demandes pour la même place.

—Tenez , dit-il, en allant chercher sur un des coins de la grande table où il travaillait , une énorme liasse de papiers ; tenez , M. le Duc , voici les demandes et les titres de tous ceux qui postulent des guidons , des cornettes , des compagnies.

Vivonne éloigna doucement , avec le dos de la main , les dossiers que lui

présentait Louvois , et il lui dit en souriant :

— Faut-il que je m'adresse au roi , M. le Marquis ?

— Non , non , M. le Duc , répondit Louvois , je vais mettre un guidon à votre disposition ; je vous enverrai le brevet et le nom sera en blanc , M. le Duc le remplira lui-même , trop heureux de lui prouver comme je suis son serviteur et celui de sa famille ; oui , M. le Duc , j'ai toujours été heureux toutes les fois que j'ai pu obliger quelqu'un des Mortemart.

Ces mots furent dits avec une affectation si marquée, et ils contenaient un mensonge si évident, que Vivonne ne put s'empêcher d'en sentir la pointe et de se rappeler , en rougissant , que l'origine de sa faveur et l'élévation de

sa famille venaient de l'amour du roi pour sa sœur ; mais habile à rendre sarcasme pour sarcasme , et possédant sa bonne part de l'esprit des Mortemart , il répondit à Louvois.

— Nous le savons parfaitement , M. le Marquis ; et tenez , hier , ma sœur en parlait au Roi , et vous vous en apercevrez aisément si vous allez travailler avec Sa Majesté.

Puis , voyant que l'éclat des bougies qui brûlaient chez le ministre s'affaiblissait devant le jour naissant , il arrangea quelques boucles de son immense perruque noire , il prit de sa main droite le chapeau garni de plumes qui était sous son bras gauche , et il dit à Louvois.

— Je vais au petit lever , M. le Marquis , et je ferai comme ma sœur , je parlerai de vous au roi , je lui dirai

la grâce et la bonté que vous venez de mettre à m'accorder un guidon.

En parlant ainsi, il salua avec la même aisance qu'il avait eue en entrant ; il ouvrit lui-même la porte du cabinet, et Louvois se trouva seul.

— Insolent et railleur comme toute ta famille, va, cours régaler le roi et les courtisans de la manière dont tu as obtenu ton guidon ; mais dépêche-toi de jouir, car je te laisserai peu de tems ! Tu auras ton guidon, mais je vais tâcher de t'ôter désormais l'envie et le pouvoir d'en demander !

Il appela de nouveau un huissier.

— Grandpré, allez voir si M. de Chavigny est dans l'antichambre, et faites-le entrer.

L'huissier ouvrit de nouveau la porte et appela M. de Chavigny.

— M. le Duc, dit Sévigné à Vivonne

qui était encore dans l'antichambre , puisque M. de Louvois appelle ainsi ses créatures , je quitte son antichambre , je ne veux point passer après un Chavigny.

— Qu'est-ce que ce Chavigny? dit le duc.

— Un vieux coquin , répondit Sévigné, qui était jadis à la solde de Mazarin; ah! M. de la Rochefoucault en sait de belles sur son compte. Ce Chavigny avait une pension de la reine-mère, et il en sollicite le rétablissement depuis la mort de cette princesse.

Les deux jeunes gens sortirent du pavillon du grand-veneur, et ils ne tardèrent pas à se séparer, parce que M. de Sévigné n'ayant pas ses grandes entrées, ne pouvait suivre Vivonne dans la chambre du roi.

Cependant M. de Chavigny allait remplacer M. de Vivonne dans le cabinet de Louvois. La différence qui existait entre ces deux personnes était immense ; l'âge, la fortune, la position, le caractère, rien n'était pareil ; le courtisan brillant et hardi venait de disparaître pour faire place à un homme sans élégance et sans caractère, qui arrivait pour solliciter basement, décidé à tout supporter, certain de dévorer des affronts, et n'espérant réussir qu'à force d'adresse et d'importunité. Chavigny se serait regardé comme heureux d'être attaché au ministre, de quelque manière que ce fût ; il se présentait chez lui comme ayant été serviteur du père de Louvois, le chancelier Letellier, et, comme l'avait dit le marquis de Sévigné, il sollicitait du fils le rétablissement

d'une pension que lui faisait jadis la reine-mère , pour avoir toujours été attaché à Mazarin et pour une légère blessure qu'il avait reçue à la bataille de la porte Saint-Antoine , en combattant pour Louis XIV enfant , et pour Anne d'Autriche. Quand il entendit l'huissier prononcer son nom , il regarda autour de lui les gens de distinction qui l'entouraient , et il pensa que l'un d'eux portait le même nom que lui et allait entrer à sa place , tellement il était peu habitué aux faveurs ministérielles.

— Oui , M. de Chavigny , lui dit l'huissier en l'approchant jusqu'à le toucher , c'est vous que monseigneur fait appeler.

Chavigny était un des meubles de l'antichambre de Louvois , il ne manquait jamais d'y paraître ; mais il lui

arrivait souvent de voir l'audience finir, sans que son tour vînt; ou pour mieux dire, il n'entraît que lorsqu'il était à peu près seul, et il fut effrayé d'entendre son nom retentir au milieu de la foule; de manière qu'il suivit l'huissier en tremblant, sans savoir s'il s'agissait d'une peine ou d'une faveur. Il entra donc avec la frayeur peinte sur le visage. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une taille élevée et qui, quoique parvenu à l'âge où les forces de l'homme décroissent; était encore lesté et vigoureux; son visage insignifiant n'annonçait ni l'intelligence ni la méchanceté; on n'y voyait que la bassesse, et ce sentiment de son insuffisance qui fait que le porteur d'une pareille physionomie doit nécessairement être l'instrument passif d'un homme habile

ou puissant. Il avait été soldat une partie de sa vie, et, quoique courageux et enrôlé dans le parti de Mazarin qui finit par l'emporter sur tous les autres, il n'avait pas su profiter de sa position pour sa fortune; on sentait, en le voyant, qu'un crime ne l'épouvantait pas, et qu'il sacrifierait facilement au pouvoir toutes les délicatesses de conscience et d'honneur. Sur sa lèvre supérieure, était une moustache qui se relevait également sur ses deux joues, et une flotte de poils qui commençaient à grisonner, cachait une partie de son menton. Il ne portait point de perruque, mais des cheveux blancs qui étaient coupés assez courts autour de sa tête; son costume était propre et tenait de la mode du règne passé, c'était un justaucorps chamois, qui avait aux manches des

crevés de même couleur, un chapeau de feutre gris avec une plume rouge, une fraise blanche, une longue épée avec une poignée de fer, et des bottes militaires auxquelles étaient attachés des éperons. Ce costume était encore celui des gentilshommes campagnards et des vieux militaires qui, pour avoir quitté le service, n'avaient pas discontinué de porter un habit qui rappelait leur ancienne profession. M. de Chavigny était d'une bonne famille de Normandie, et cet avantage lui avait toute sa vie procuré des liaisons au-dessus de sa fortune et de sa position dans le monde; c'était un homme présentable partout, et dont Louvois pouvait faire un instrument sans se compromettre. Il avait connu dans le tems madame Dufresnoi, femme d'un commis du ministre, et alors sa maî-

resse; c'était même cette dame qui l'avait désigné à son amant, comme un homme propre à seconder leurs projets.

— Chavigny, lui dit brusquement M. de Louvois sans le regarder, m'êtes-vous dévoué?

— Je suis bien malheureux si monseigneur en doute, répondit Chavigny.

— Mais dévoué, dit Louvois, à la vie et à la mort, et même plus que cela?

— A la vie et à la mort, répondit Chavigny, et c'est ce qu'un soldat met avant tout.

— Eh bien ! Chavigny, je ferai votre fortune.

— Monseigneur fait rétablir ma pension ? dit Chavigny avec joie.

— Eh non, reprit Louvois avec dé-

dain ; votre fortune , Chavigny , votre fortune ; il s'agit bien d'une misérable pension !

— Comment cela , Monseigneur ?

— D'abord , je vous marie , dit Louvois.

Un sourire d'incrédulité glissa sur les lèvres du gentilhomme normand , et vint déranger les poils gris de sa moustache. M. de Chavigny ne vit pas tout d'un coup qu'un mariage était un chemin vers la fortune.

— A votre âge , Chavigny , avec la vie aventureuse que vous avez menée , vous devez sentir qu'un mariage n'est qu'un moyen pour avancer ; si , par exemple , vous épousiez une jeune personne qui eût de la naissance , de la fortune et du crédit.

— Il s'agit d'une veuve ? demanda Chavigny.

— Non, dit Louvois, il s'agit d'une jeune fille qui serait présentée à la cour, et qui aurait besoin, pour faire votre fortune et la sienne, d'une plus grande liberté que n'en laissent quelquefois les maris, et surtout de rester à la cour; ce serait la première condition, Chavigny. Elle serait, je suppose, dame d'honneur de la reine ou de madame; et il ne faudrait pas que, si elle vous faisait obtenir un gouvernement en Provence ou sur le Rhin, vous la forçassiez à vous y accompagner.

— Un gouvernement! s'écria Chavigny.

— Oui, Monsieur, dit Louvois, un gouvernement.

— C'est tout simple, répondit Chavigny en s'inclinant et en répondant à ce qu'avait dit d'abord M. de Lou-

vois , c'est tout simple , Monseigneur.

— Bien ! Chavigny , dit Louvois.

M. de Chavigny venait de comprendre à peu près le but du ministre et le rôle qu'il lui réservait dans ce mariage proposé ; mais , d'après son caractère , une circonstance pareille n'était pas capable de l'arrêter , et , en fin Normand , il approuva tout sans avoir l'air de rien comprendre ; cependant il se trompa dans une de ses conjectures ; il crut que M. de Louvois agissait dans l'intérêt d'une passion à lui , et il plaignait déjà le sort de madame Dufresnoi.

— Cette bonne dame , se disait-il , il paraît que son règne est passé , et que je vais avoir la place de son mari , tandis que..... Allons , allons , M. de Chavigny , voici la fortune ; elle est

venue tard , mais , n'importe , elle arrive enfin.

Louvois l'examinait avec attention et il devinait toutes ses pensées. Il lisait sur son front une gaîté vile et basse , qui se serait encore manifestée plus vivement , si le ministre , joignant l'impudeur de ses paroles à celle de ses projets , se fût expliqué sans détour.

— Vous épouserez donc , Chavigny , mademoiselle de Saint-Pons. Votre femme vous apportera une dot convenable ; parce que le vieux gentilhomme fera bien les choses , et je vous donne une compagnie.

— La fille de M. de Saint - Pons ? dit Chavigny , un gentilhomme normand qui a suivi le parti des princes contre le cardinal ?

— Oui , dit Louvois.

— Ce mariage ne pourra jamais se faire , Monseigneur.

— Et pourquoi cela ? reprit Louvois.

— Nous nous connaissons , M. de Saint-Pons et moi ; nous avons toute la vie combattu dans des rangs opposés ; nous avons vingt fois tiré l'épée l'un contre l'autre , et jamais il ne voudra m'accepter pour gendre.

— Ah ! il ne voudra pas , dit Louvois avec un sourire amer , il ne voudra pas.... Je voudrais bien voir cela ; et si je le veux , moi !

Louvois prononça ces derniers mots avec une force de volonté terrible ; l'orgueil qu'il y mit le vengeait de l'échec que madame de Montespan lui avait fait essuyer, de la légèreté rail-

leuse de Vivonne et des biais fatigans qu'il venait de prendre avec Chavigny.

— Je le veux, répéta-t-il avec force, et cela sera, Monsieur.

— Puisque Monseigneur l'ordonne ainsi..., balbutia Chavigny.

— M. de Chavigny, dit Louvois, vous allez monter chez madame Dufresnoi : elle sait toute l'affaire, elle vous en expliquera les détails, et vous partirez avec elle.

— Peste ! pensa Chavigny, madame Dufresnoi en est, elle sait toute l'affaire ; ce n'est donc pas ce que je croyais.

M. de Louvois s'assit devant sa grande table, recouverte d'un tapis de velours vert frangé d'or, et il fit signe à Chavigny de quitter son cabi-

net ; celui-ci sortit , et un domestique le conduisit chez madame Dufresnoi.

— Très-bien , se disait Louvois , madame Dufresnoi l'a fort bien jugé , c'est l'homme qu'il nous faut..... Ce Chavigny n'est-il pas marquis ? Je crois que oui , les marquissats portent bonheur ; la marquise de Montespan , et cette marquise de Maintenon qui s'élève , qui grandit , qui commence à prendre faveur... Allons , nous leur opposerons la marquise de Chavigny , et cela bientôt , demain , aujourd'hui même , si madame Dufresnoi est adroite.

Au même instant il entendit le bruit d'une voiture , il se précipita vers sa fenêtre , vit l'équipage qui s'éloignait , surchargé de laquais à sa livrée.

— Bon ! elle est partie.

Il appelle de nouveau l'huissier.

— Encombrent-ils toujours cette antichambre ? demanda-t-il.

— Oui , Monseigneur , excepté cependant M. de Sévigné , qui est parti avec le duc de Vivonne.

— Et il veut un régiment ! dit le Ministre , il se lie avec mes ennemis , il vient me braver dans mon antichambre , et il veut un régiment ! Non , mon petit marquis , vous n'en aurez pas ; vous irez vous plaindre aux rochers , je le sais ; mais toutes les petites phrases de Madame votre mère , tous les bons mots de madame de Cornuel , toutes les relations de madame La Fayette ne feront pas soulever la Bretagne , et ne diminueront pas d'un denier le *don gratuit* ; de jolies lettres iront peindre ma dureté

jusqu'en Provence ; je n'en serai pas moins nécessaire au Roi , et que M. de Grignan prenne garde à son gouvernement !

— Vous dites donc, Grand-Pré, que l'évêque d'Autun, est encore là, et Canillac sans doute, et d'Aubigné?

— Oui, Monseigneur.

— Qu'on les renvoie, il faut que je prépare le travail du Roi ; annoncez que l'audience est levée.

L'huissier entr'ouvrit la porte du cabinet, et se glissa dans l'antichambre, en ayant soin de ne pas laisser voir aux sollicitateurs ce qui se passait chez Louvois.

— Messieurs, dit-il, d'une voix retentissante, l'audience est levée.

— Au diable l'audience et le Ministre qui nous fausse compagnie ! dit

d'Aubigné en fureur. J'aimerais mieux avoir perdu cent pistoles au passe-dix, que de m'être levé avant le jour, pour venir me morfondre ici ; qu'en dites-vous , M. de Canillac ?

— Ma foi , Monsieur, je dis que je vous vendrai ma compagnie , quand vous voudrez.

— Est - elle complète , Monsieur ? demanda d'Aubigné.

— Mais à peu près.

— Nous pourrons faire affaire , dit le frère de madame de Maintenon.

— Je vous préviens , M. d'Aubigné, continua Canillac , que je ne termine rien sans l'agrément du Roi.

— Bagatelle ! dit d'Aubigné avec fatuité , bagatelle ! je suis fort bien en cour.

— Il ne paraît pas , dit Canillac , que M. de Louvois ait cette opinion ,

ni que vous soyez bien auprès de lui.

D'Aubigné prit familièrement le bras de Canillac, et il lui dit, en sortant de l'antichambre du Ministre :

— J'ai une sœur, Canillac, qui voit le Roi tout comme je vous vois, plus familièrement, même..... la veuve Scarron..... Maintenant, madame de Maintenon, vous savez toute cette histoire ?

— Parfaitement, répondit Canillac.

— Elle est dévote, poursuivit d'Aubigné; les enfans du Roi sont le lien qui l'enchaîne à madame de Montespan; ces deux femmes s'aiment, se haïssent, se brouillent, se raccommodent continuellement; je crois, ma foi, qu'elles sont jalouses l'une de l'autre, mais toutes deux occupent le

Roi; et que ma sœur dise un mot, notre affaire est faite.

Cependant la foule s'écoulait et quittait l'antichambre, quand deux personnages nouveaux y arrivèrent.

— L'audience est levée, leur dit l'huissier.

— Je vous le disais bien, beau sire, que nous arriverions trop tard.

— Mais, mon maître, dit Georges (que le lecteur a déjà reconnu) en regardant l'huissier avec des yeux vifs et perçans, M. de Louvois nous attend.

Grand-Pré, l'huissier favori du Ministre, toisa Georges du haut en bas, et il lui dit :

— Sachez, brave homme, que monseigneur de Louvois n'attend personne que le Roi; et dans ce moment-

ci, même, c'est Sa Majesté qui attend son Ministre.

En parlant ainsi, il quitta l'antichambre, qu'il referma soigneusement à clé, et Henri fut obligé de sortir du château.

CHAPITRE VII.

VERSAILLES.

Les chars , les royales merveilles ,
Des gardes les nocturnes veilles ,
Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour ;
Mais le sommeil , la solitude ,
Dieux jadis inconnus , et les arts et l'étude
Composent aujourd'hui ta cour.

LES troubles de la minorité , dont Paris fut le théâtre , avaient inspiré au roi de l'aversion pour cette ville, il croyait même que son séjour y était dangereux , et qu'en plaçant ailleurs

la résidence de la cour , les cabales seraient moins aisées , par la distance des lieux , en même tems qu'elles seraient plus difficiles à cacher. Il ne pouvait pardonner à Paris , dit Saint-Simon , sa sortie fugitive de cette ville , la veille des Rois , ni de l'avoir rendu malgré lui témoin de ses larmes à la première retraite de madame La Vallière. Aussi on remarqua beaucoup à Fontainebleau que la ville de Paris y étant venue le haranguer à l'occasion du serment de Bignon , nouveau prévôt des marchands , comme Lille venait d'être investie , il répondit non-seulement avec bonté , mais il se servit encore du terme de *reconnaissance* pour sa bonne ville , et qu'en le prononçant , son visage s'altéra ; deux choses qui de tout son rè-

gne ne lui étaient point échappées. L'embarras des maîtresses, ajoute le même auteur, et le danger de pousser de grands scandales au milieu d'une capitale si peuplée et si remplie de tant de différens esprits, engagea ensuite le roi à s'en éloigner davantage. Il s'y trouvait importuné de la foule du peuple à chaque fois qu'il sortait, qu'il rentrait, qu'il paraissait dans les rues. Le goût de la promenade et de la chasse, bien plus facile à satisfaire à la campagne qu'à Paris ; celui des bâtimens qui vint après et qui s'accrut toujours ; enfin l'idée de se rendre plus vénérable en se déroband aux yeux de la multitude et à l'habitude d'en être vu tous les jours, toutes ces considérations fixèrent d'abord le roi à Saint-Germain ; il y résida depuis sa majorité, et le vieux châ-

teau de François I^{er} et le château neuf bâti par Louis XIII, et où lui-même était né, reçurent de grandes améliorations; mais le jeune roi avait la faiblesse de trouver fâcheux que dans l'immense et riche perspective dont on jouit à Saint-Germain, les yeux pussent rencontrer cette abbaye de Saint-Denis, qu'un antique usage lui assignait pour sépulture; dans cet horizon vivant qui se développait à ses regards ce point lugubre l'offusquait; c'était pour lui comme la main terrible qui traçait les mots fatals à Balazar; c'était une perspective qui assombrissait toutes ses fêtes et qui jetait un voile lugubre sur ses livrées brillantes et sur l'or et les pierreries dont il était couvert.

Louis XIV aimait le luxe, la splendeur, la profusion; il tourna ce goût

en maxime , par politique, et l'inspira à sa cour; il avait en cela un but qu'il atteignit, il voulait ruiner les courtisans , pour les réduire à dépendre entièrement de ses bienfaits ; son orgueil était d'ailleurs satisfait de voir une cour superbe ; Versailles lui parut un lieu éminemment propre à satisfaire tous ses goûts et à venir à bout de tous ses desseins ; cette ville devint donc comme un de ces favoris sans mérite , qui attachent d'autant plus celui dont ils sont les créatures, que rien ne paraît en eux dont ils ne leur soient redevables ; le maréchal de Ville-roi eut la même fortune sans la mériter davantage. Un plateau peu élevé, entouré de collines assez médiocres avait cet avantage , que le manoir royal ne pouvait jamais être aperçu d'assez loin pour perdre son

caractère de grandeur ; le palais immense sans aucun appareil de défense , des parcs étendus , une ville populeuse qui semble n'exister que par le maître et pour le maître , tout donne l'idée d'une souveraineté aussi paisible que puissante , qui réprime au loin ses ennemis et qui jouit autour d'elle d'un empire tranquille et absolu. Un sentiment de piété filiale arrêta l'architecte de Louis, et fit conserver , dans le nouveau palais , la maison de chasse que Bassompierre ne nommait jamais que *le chétif château de Versailles*. On voulait l'abattre. L'architecte déclara qu'elle était d'une construction trop légère pour être conservée. *Je vois où l'on veut en venir, dit le roi ; si le bâtiment est mauvais il faut le rétablir, mais je vous déclare qu'il sera refait comme il est.* Le roi fut

obéi ; mais le palais, d'une ordonnance trop peu élevée pour son étendue , fut mesquin , et ne répondit ni à l'attente du monarque , ni aux merveilles qui l'entourent.

Versailles a été long-tems le séjour des rois. Le dernier qui l'habita passa de sa royale demeure à la tour du Temple. Sous l'empire, Napoléon dédaigna ses palais ; c'était à Saint-Cloud qu'il se reposait de ses victoires. Maintenant Charles X occupe aussi ce Saint-Cloud qu'a habité Napoléon ; et Versailles, en perdant l'importance qu'une cour devait nécessairement lui donner, a des charmes nouveaux pour l'homme studieux et tranquille qui vient rêver à l'ombre de ses grands arbres et promener ses méditations dans son immense parc.

C'est dans ce Versailles, où tout

s'élevait alors, que Henri se trouvait transporté. Il quitta le pavillon du grand-veneur, et fut, avec Georges, sur la place d'armes rejoindre ses chevaux.

— Maître Henri, lui dit le vieux serviteur, il paraît que, pour aujourd'hui, il faut renoncer à voir le roi et à entrer en fonctions. Si vous m'en croyez, nous irons chez le gouverneur des pages et nous nous présenterons à lui.

C'était en effet le meilleur parti à prendre ; mais Henri déclara que, puisqu'il n'avait pas pu voir M. de Louvois, il voulait encore jouir d'un jour de liberté, et ils s'acheminèrent vers une hôtellerie.

— Il est bien fâcheux, disait Georges, que cette belle dame qui est venue chez M. de Saint - Pons avec le

ministre, que madame Dufresnoi ne soit pas à Versailles, elle nous aurait présentés sans retard. Vous avez vu comme elle nous a salués avec grâce, tantôt, un peu avant l'avenue de Paris; car c'était elle, Monsieur; j'espère que vous l'avez reconnue. Je ne sais pas, par exemple, quelle est la personne qui était avec elle, mais ce devait être un grand seigneur.

Ils passèrent devant un vaste terrain occupé par des maisons informes et grossièrement bâties; et qui s'appelait *l'Hôtel de Limoges*; c'était là que logeaient, en grande partie, les ouvriers maçons qui étaient employés à l'achèvement de Versailles, et qui, étant presque tous Limousins, avaient donné le nom de leur ville natale aux masures qu'ils habitaient. Ils entrè-

rent enfin dans la rue Duplessis qui tirait son nom de ce cardinal Richelieu, sous lequel le père du roi avait tremblé si long-tems ; et, avisant une petite maison bâtie en brique, car Louis XIV avait défendu qu'on y employât la pierre de taille qui fut exclusivement réservée pour le château, Georges frappa doucement à une petite porte cochère peinte en vert, où il avait aperçu un écriteau. Une grosse servante vint ouvrir et demanda aux deux étrangers ce qu'ils voulaient.

— Un appartement convenable, dit Georges, pour un jeune gentilhomme.

On les fit entrer dans une salle basse, et Henri dit à Georges de s'accommoder avec l'hôtesse de quelque manière que ce fût, et de l'attendre dans cet hôtel.

— Comment , sire Henri , vous partez encore ? et moi....

— Oui, dit Henri, et il quitta la maison où était Georges et la rue Duplessis, pour se diriger vers le parc.

Le tems était doux et frais, les premiers jours de février souriaient au printems prochain, le soleil se levait au milieu d'un ciel bleu et clair, et Henri, jeune et amoureux, recherchait la solitude et sentait le besoin de se livrer à ses pensées et d'égarer son imagination sur l'avenir qu'il espérait. Qui était-il ? cela l'inquiétait peu ; il lui paraissait seulement que des protecteurs élevés se chargeaient de sa fortune, puisque le roi l'avait nommé son page, et que M. de Louvois lui-même s'était chargé d'en apporter la nouvelle. Mais que lui importait ? il ignorait les besoins du monde, il ne

connaissait pas l'ambition, Alice, Alice seule, faisait palpiter son cœur, il ne voyait qu'elle; son image, son souvenir s'interposaient continuellement entre lui et les objets qu'il voyait, les personnes à qui il parlait; un sentiment indéfinissable lui révélait que cette cour, dans laquelle on le poussait comme malgré lui, que ce roi, dont il allait se rapprocher, lui seraient funestes : ce mot de *roi*, qui faisait alors en France un effet magique, qui tournait toutes les têtes, et qu'on ne prononçait qu'avec le respect qu'on met à prononcer le nom de Dieu, ce mot de *roi* ne lui causait nulle émotion, parce qu'il subordonnait tout à Alice. Quel rapport avait le roi avec Alice? aucun, il ne la connaissait pas même, il ne l'avait jamais vue, il n'en avait jamais ouï parler; c'était donc,

à ses yeux, quelqu'un de moins heureux et de moins intéressant que Marguerite, qui la connaissait depuis l'enfance, que M. de Saint-Pons son père, et que les gens de l'hôtel Saint-Pons, qui la voyaient tous les jours.

Il repassa sur la place d'Armes, traversa le château et s'enfonça dans les allées ombreuses du parc; il marchait doucement en pensant à l'entrevue qu'il avait eue le matin avec Alice, à leurs aveux mutuels et si doux; il lui semblait encore voir sa jolie bouche appuyée sur la sienne; il croyait sentir encore la main de la jeune fille dans ses cheveux, et il y avait des moments où l'illusion était si forte, qu'il ne pouvait pas se persuader qu'il fût éloigné d'elle, et qu'il quittait l'allée où il marchait, pour s'assurer si, dans ses jeux gracieux et enfantins, Alice

ne se serait pas cachée derrière quelque arbre. Tout à coup il entend derrière lui un bruit de roues et de pas de chevaux ; il se détourne un peu , un piqueur passe rapidement auprès de lui , et bientôt il est suivi d'une calèche à quatre chevaux ; une femme et un jeune enfant occupaient le fond de la calèche , une seconde femme était sur le devant. Henri ôta son chapeau pour saluer , et , secouant la tête pour empêcher ses cheveux de tomber sur son front et sur ses yeux , leurs boucles blondes qui arrivaient jusqu'à ses épaules , firent ressortir sa figure gracieuse et mélancolique : la dame qui occupait le fond de la calèche , le salua gracieusement , et le jeune enfant avança vers lui ses petites mains. Henri suivit machinalement la calèche qui s'avavançait vers la pièce des

Suisses, et qui s'arrêta lorsqu'elle fut arrivée au bord de l'eau. Les deux dames et l'enfant descendirent, et on renvoya l'équipage. Cependant Henri s'avançait toujours ; un instinct de curiosité le portait à suivre cet enfant qui jouait sur le sable avec toute l'étourderie de son âge ; en l'examinant avec attention, Henri s'aperçut que la gaiété de l'enfance luttait avec la douleur sur cette figure encore si jeune ; il avait les yeux pétillans d'un esprit précoce, mais ses joues et son front étaient extrêmement pâles, ses cheveux blonds bouclaient naturellement, mais son corps était maigre et frêle ; enfin, comme il courait en se livrant à ses jeux, tantôt se baissant pour ramasser une pierre, tantôt donnant à son corps une attitude forcée pour la lancer dans l'eau, de ma-

nière à lui faire faire des ricochets , Henri s'aperçut qu'il boitait extrêmement.

L'attention de Henri à examiner l'enfant , parut fatiguer et inquiéter une des dames qui se pencha vers sa compagne , et lui dit quelques mots à l'oreille ; celle-ci se tourna vers l'aimant d'Alice qui était arrivé assez près d'elle, et elle lui dit :

— Jeune homme , avancez , avancez , Monsieur , s'il vous plaît.

Puis s'adressant à la personne avec qui elle ajouta :

— Que craindre ? pourquoi s'inquiéter ? c'est un enfant.

Quoique la taille de Henri ne fût pas élevée et que sa jeunesse fût encore extrême , ce mot d'enfant le choqua , et il regarda avec une légère irritation celle qui l'avait prononcé.

C'était une femme grande, qui avait les yeux noirs et hardis, quoique ses cheveux fussent blonds; son regard était orgueilleux, et de tems en tems il s'y mêlait quelque chose, non pas de doux, mais de voluptueux; extrêmement blanc, son visage, dont le tour pouvait passer pour parfait, était cependant assez coloré pour qu'on n'y remarquât point de pâleur, sa bouche avait une grâce parfaite et une expression particulière d'esprit et de malice; elle paraissait avoir trente ans à peine, quoiqu'à cette époque elle eût déjà atteint sa trente-septième année; son port était celui d'une reine, toutes ses manières étaient majestueuses, mais d'une majesté altière et dure; on n'aurait pas voulu être le sujet d'une reine pareille; la hauteur, la fantaisie, le caprice, ne sont pas des

maitres qu'on se donne volontiers , et on sentait que sous ses lois on courrait le danger de subir toutes les humiliations possibles. Elle était somptueusement vêtue , sa robe de brocart , avait la forme de celles qu'on appelait alors *robes battantes* ; elle-même avait inventé cette mode qui lui servait à cacher sa taille un peu épaisse et quelquefois des accidens plus sérieux ; sa compagne avait sept ou huit ans plus qu'elle ; mais son visage calme et fin , avait encore tout l'éclat de la jeunesse , ses grands yeux noirs , presque cachés sous un *battant-l'œil* fort avancé , n'étaient entourés d'aucune ride , et ses deux paupières blanches et transparentes déposaient d'une vie tranquille et rangée ; son costume simple et d'une couleur obscure ne laissait voir ni ses bras , ni son cou ;

sous son air doux et assuré on devenait une femme adroite et insinuante, qui attendait tout du tems, qui prenait lentement ses avantages, et qui ne reculait jamais dans la carrière où elle était entrée; cette femme avait un plan, un but, elle y marchait sourdement, mais par des voies sûres, n'avançant jamais trop tôt, ne posant jamais le pied que sur un terrain solide, et, comme le dit un célèbre orateur du tems, ne donnant jamais rien au hasard de ce qu'elle pouvait lui enlever par conseil ou par prévoyance. Bossuet parlait ainsi de Cromwell; mais nous pensons que cela pouvait s'appliquer aussi à cette femme; son costume simple pouvait la faire regarder comme la dame de compagnie de sa compagne, mais elle avait su se rendre indépendante; elle

commençait à prendre faveur, à avoir un crédit assuré et entrevoyait déjà le moment où elle renverserait la femme orgueilleuse qui l'accompagnait, et où elle la renverserait pour s'établir à sa place d'une manière durable. Toutes ces idées se croisaient dans sa tête d'une manière obscure et confuse, et elle n'avait d'arrêté, que le désir ardent de réussir et la certitude d'avoir fait les premiers pas ; le reste, elle le confiait à son adresse et à l'avenir. Elle se promenait avec sa compagne devant la pièce d'eau des Suisses, répondait vaguement, marchait en retournant la tête pour ne pas perdre de vue l'enfant qui jouait à quelques pas d'elle ; et tous ses soins, toute sa sollicitude se bornaient à suivre de l'œil les jeux, les courses, les allées et venues de ce jeune enfant ;

elle épiait ses besoins , cherchait à les deviner et l'excitait, du geste et du regard , à prendre un exercice salutaire ; une mère n'a pas plus d'attentions qu'elle n'en avait , et ne saurait porter plus loin les alarmes ou les joies maternelles.

Henri s'avança lentement vers la dame qui l'avait appelé ; son chapeau échappa de sa main et tomba à ses pieds ; il y jeta un regard sans se baisser pour le ramasser ; et le corps posé d'une manière naturelle , mais avantageuse et gracieuse , la main gauche appuyée sur le pommeau de la petite épée qu'il portait , il attendit modestement que la femme brillante qui était devant lui lui adressât la parole. Cette femme le regarda long - tems avec attention.

— Il est fort bien, se dit - elle à

elle-même ; ensuite parlant à Henri avec cette voix douce et flatteuse que les femmes prennent toujours quand elles veulent plaire à la personne à qui elles s'adressent , elle lui dit :

— Êtes - vous de Versailles , mon ami ? ou bien venez - vous de Paris ? Habitez - vous la ville ou le château ? Seriez - vous le fils d'un officier du roi ?

— Non , Madame , répondit Henri , je ne suis point le fils d'un officier du roi ; je n'habite point Versailles , j'y arrive.

— Ah ! répliqua la dame en souriant , vous venez faire votre première campagne ; mais , mon ami , le roi a donné la paix à l'Europe.

— Madame , c'est le roi qui m'a fait venir à Versailles.

— Le roi ! dit la dame avec émotion.

A ce mot , le roi ! sa compagne s'avança vers Henri et le regarda plus attentivement qu'elle n'avait fait jusque là , et l'enfant quitta ses jeux , s'approcha des deux dames et s'appuya sur la sabarcanne de bois qu'il chargeait avec des balles d'argile.

— Ah ! ah ! dit-il , le roi.

— Et comment vous appelez-vous ? dit celle qui avait commencé cette espèce d'interrogatoire.

— Henri , Madame.

— Henri de..... , continua la dame qui voulait connaître le nom de la famille du jeune homme.

— Henri , répéta-t-il en rougissant.

— C'est comme mon aïeul , dit l'enfant.

— Votre aïeul, reprit la dame, s'appelait Henri de Bourbon.

A ce nom, Henri commença à comprendre devant quelles personnes il se trouvait ; cette dame dont l'aspect était si imposant et les vêtemens si riches, était sans doute la reine, cet enfant appartenait au roi ; l'ignorance où il était des intrigues de la cour lui donna cette pensée naturelle, quoique fausse en partie ; il s'inclina, fit un pas en arrière et s'apprêta à répondre avec respect aux nouvelles questions qu'on lui adresserait ; il regarda de nouveau l'enfant, et il aperçut sous son justaucorps entr'ouvert, un ruban bleu : celui-ci retourna à ses jeux.

— Monseigneur, dit la seconde de ces dames, n'approchez pas trop du bassin.

La première reprit :

— Pourriez-vous nous dire , mon ami , pourquoi le roi vous a fait venir à Versailles ?

— Pour être son page , Madame.

— Il s'appelle Henri , il ne connaît pas d'autre nom , et page du roi ! disait la dame en s'adressant à sa compagne.

Henri prit la parole.

— Madame j'ai été élevé chez M. de Saint-Pons (avec Alice , avec mon Alice , allait-il dire , mais ce nom chéri s'arrêta sur ses lèvres) ; hier M. de Louvois vint à l'hôtel.

— M. de Louvois ! dit la dame avec étonnement.

— Et il dit à M. de Saint Pons que le roi m'avait nommé son page ; je suis arrivé ce matin , trop tard à ce qu'il paraît , car l'audience était levée , et

je ne pourrai voir le ministre que demain.

— Qu'en pensez-vous, Madame ? dit la dame en cessant de s'adresser à Henri ; que vous semble de tout ceci ? Que nous prépare M. de Louvois ? Un page d'une naissance mystérieuse, que le roi nomme en secret sans m'en prévenir ; et Louvois conduit toute cette affaire !

Au même moment la personne à qui elle parlait fit un cri.

— Monseigneur est tombé dans l'eau ! dit-elle.

En effet, l'enfant en jouant auprès de la pièce des Suisses, avait posé le pied sur le rebord du bassin ; ce pied avait glissé, et comme l'autre était faible et malade, il n'avait pu se retenir. Cette femme se précipita vers

le bassin ; et comme les mains de l'enfant s'agitaient encore au-dessus de l'eau , elle se coucha sur le bord et plongea ses mains dans l'eau pour saisir l'enfant ; elle y parvint, mais elle n'avait pas la force de l'attirer à elle, et tous ses efforts étaient inutiles. Henri courut rapidement vers le lieu de cette scène ; il s'élança et tomba à quelques pieds en avant de l'endroit où était le jeune duc ; l'eau rejaillit et couvrit entièrement la femme qui tenait l'enfant ; Henri plonge ; il disparaît ; il saisit le petit duc, il le soulève, il l'enlève hors de l'eau et il le pose entre les bras de la femme qui, renversée sur le bord du bassin, semblait prête à s'y précipiter à son tour. Cette femme prend ce fardeau si précieux pour elle, l'approche de son sein, se relève doucement, avec précaution et

porte l'enfant évanoui sur un banc de pierre qui était à quelques pas. Alors l'autre dame s'approche, soulève la tête de l'enfant, lui souffle dans la bouche, dans les narines, et dit :

— Ce n'est rien, il va revenir.

Cependant Henri était sorti du bassin, et les cheveux tout ruisselans d'eau, les vêtemens trempés, il s'était approché des deux femmes, et il contemplait ce spectacle en attendant le moment d'être utile.

— Mon Dieu! disait la dame qui, la première, avait secouru l'enfant, Monseigneur est évanoui; ses yeux sont fermés, son visage est pâle, et personne ici..... Allez chercher Daquin, ou, si on ne le trouve pas au château, M. Maréchal..... Louis..... Auguste..... Mon ami..... Monsei-

gneur..... Ah ! il ouvre les yeux....
Grand Dieu ! que dira le roi ?

— Il revient à lui, dit l'autre dame, il revient à lui..... ce ne sera rien , au fait ce n'est qu'une chute dans l'eau ; et , grâce à ce jeune homme , ajouta-t-elle en désignant Henri , il n'y est pas resté assez long-tems pour que cela soit dangereux.

— Que dites-vous , Madame ! lui répondit sa compagne avec agitation ; que dites-vous ? nous sommes en hiver , au commencement de février , l'eau est glacée ; et voyez il a déjà le frisson , il grelotte.

La situation de ces deux femmes était forcée , elle avait quelque chose de pénible ; c'était un de ces momens qui augmentait leur haine mutuelle : l'une ne prenait pas à cet événement l'intérêt qu'elle y devait prendre , et

l'autre montrait un attachement si vif, une douleur si sincère, que la première en était blessée, et que son orgueil s'en irritait d'autant plus qu'elle n'en pouvait rien faire paraître. L'enfant revint à lui, et le premier mot qu'il dit fut celui-ci :

— J'ai froid !.....

Ses dents s'entrechoquaient en effet les unes contre les autres, ses lèvres étaient bleuâtres, et tous ses petits membres tremblaient. Cependant la nouvelle de cet accident s'était répandue jusqu'au château, et les domestiques accoururent en foule; une voiture fermée arriva au galop : l'endroit où était Henri, les deux dames et le petit duc fut en un instant rempli de piqueurs à cheval, de domestiques et de gens du château; la voiture s'ouvrit, on y transporta l'enfant, les

deux dames y montèrent, le cocher fit claquer son fouet, les chevaux partirent avec rapidité; les piqueurs suivirent, les domestiques, les gens du château se dispersèrent, et dans un moment Henri se trouva seul, sans qu'on eût fait attention à lui, sans que, parmi tant de personnes qui paraissaient prendre à cet enfant un intérêt si vif, il y en eût une seule qui eût remercié son sauveur d'un regard; de manière que si ses habits n'eussent pas été ruisselans d'eau, que si l'eau qui tombait de ses cheveux n'eût pas glacé son cou, il aurait pu croire qu'il se réveillait et qu'il était encore tout rempli des dernières impressions d'un rêve. Il reprit le chemin de la rue Duplessis, et partout il rencontra des gens attroupés qui se racontaient les

uns aux autres l'événement qui venait de se passer.

— Oui, disait-on, il est tombé dans l'eau.

— Vraiment?

— Dans la pièce des Suisses.

— On dirait, reprenait un autre, que ce sont les Suisses qui lui ont porté malheur. Je ne voudrais pas être colonel de ce régiment. Ce sont eux qui ont creusé ce bassin.

— Imbécile! lui disait son voisin, penses-tu qu'on s'avisera de penser qu'ils l'ont creusé pour qu'il y tombât?

— Non, mais c'est un mauvais augure.

— On l'a porté dans ses appartemens, on l'a déshabillé, on l'a mis dans un lit bien chaud.

Henri traversa cette foule, et il arriva au petit hôtel où il avait laissé Georges, qu'il trouva installé dans un appartement meublé de fauteuils antiques.

— Ah ! Monsieur, lui dit le vieux domestique, savez-vous ce qu'il vient d'arriver ? Madame la marquise de Montespan et madame de Maintenon se promenaient avec monseigneur le duc du Maine, auprès de la pièce des Suisses. Le jeune duc est tombé dans l'eau.

— Vraiment, dit Henri.

— Oui, beau Sire, madame de Maintenon s'est jetée dans le bassin, elle a sauvé l'enfant, tandis que sa mère n'a pas fait un pas, n'a pas poussé un cri ; oh ! Sire, une mère ! cela ne se conçoit pas. Quand le roi l'a appris, il allait au conseil ; ces

Messieurs étaient assemblés : il les a renvoyés, et il est passé dans l'appartement du petit duc ; on croit qu'il n'y aura point de chasse aujourd'hui. Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous, Sire Henri ? Mouillé, trempé, les bottes pleines d'eau, les cheveux aplatis sur votre front, la fraise souillée de boue ?

— C'est, répondit Henri, que j'ai fait comme monseigneur le duc du Maine, que je suis tombé dans la pièce des Suisses.



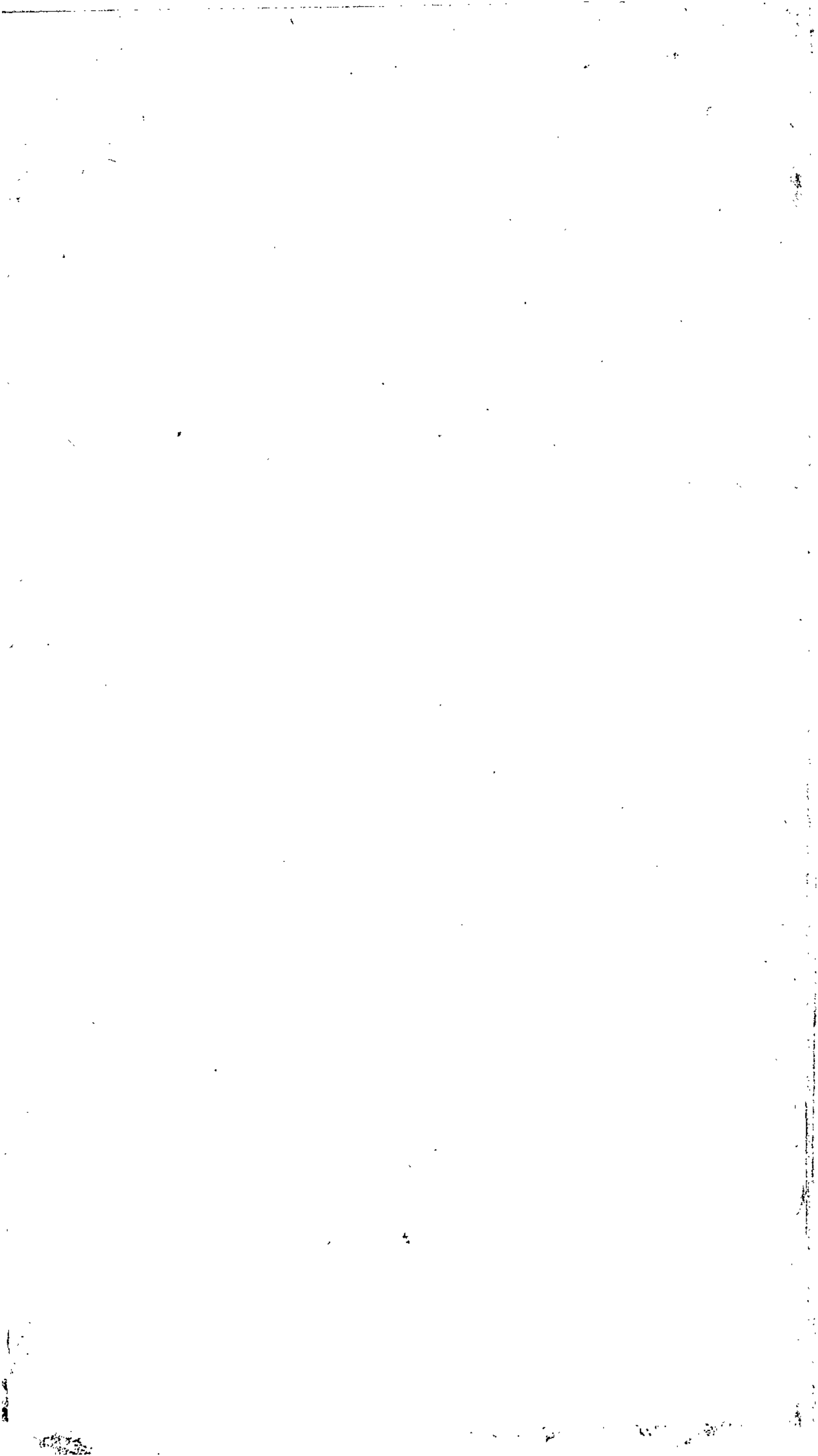


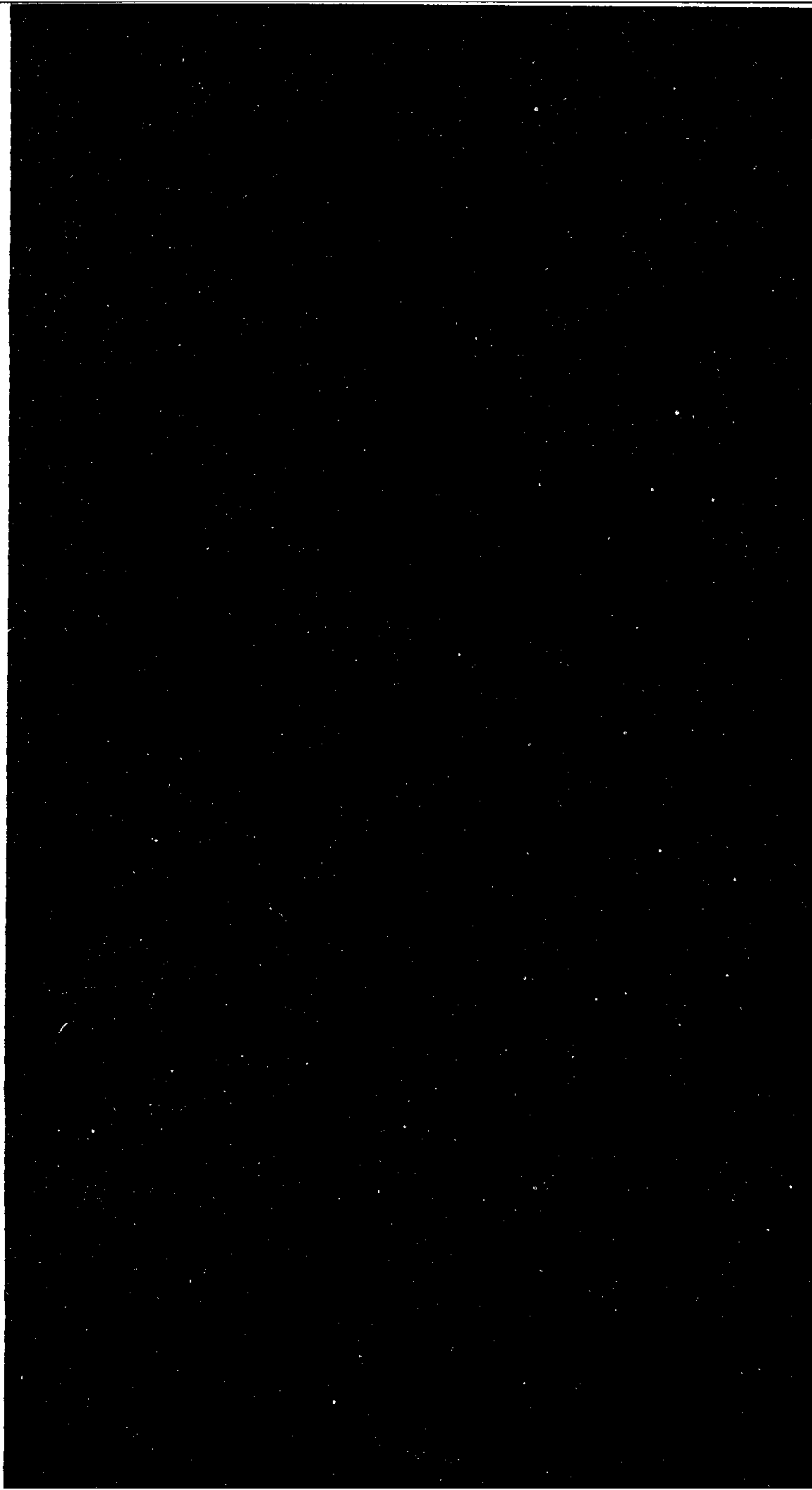
TABLE

DES CHAPITRES.



CHAP.	I ^{er} . La Visite.....	<i>Pag.</i>	r
	II. La Cour.....		49
	III. Le Départ.....		65
	IV. La Voisin.....		95
	V. L'Aveu.....		124
	VI. M. de Louvois.....		147
	VII. Versailles.....		185





ON TROUVE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

MÉMOIRES D'UN PAIR DE FRANCE,

2 volumes in-8..... 15 fr.

MÉMOIRES SUR TALMA, 1 fort volume

in-8..... 7 fr. 50 c.

BALLADES ALLEMANDES, par FERDI-

NAND FLOCON, 1 v. in-18, jolie édit. 3 fr.

IMPRIMERIE DE A. HENRY, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 8.

